




2010-07-08

« Pour la Patrie, Par la Montagne » : Illustration de l'Imaginaire de la Conquête Dans Tartarin sur les Alpes d'Alphonse Daudet et Là-haut d'Édouard Rod

Anabelle Stephania Selway
Brigham Young University - Provo

Follow this and additional works at: <https://scholarsarchive.byu.edu/etd>

 Part of the [French and Francophone Language and Literature Commons](#), and the [Italian Language and Literature Commons](#)

BYU ScholarsArchive Citation

Selway, Anabelle Stephania, "« Pour la Patrie, Par la Montagne » : Illustration de l'Imaginaire de la Conquête Dans Tartarin sur les Alpes d'Alphonse Daudet et Là-haut d'Édouard Rod" (2010). *All Theses and Dissertations*. 2235.
<https://scholarsarchive.byu.edu/etd/2235>

This Thesis is brought to you for free and open access by BYU ScholarsArchive. It has been accepted for inclusion in All Theses and Dissertations by an authorized administrator of BYU ScholarsArchive. For more information, please contact scholarsarchive@byu.edu, ellen_amatangelo@byu.edu.

« Pour la Patrie, Par la Montagne » : Illustration de l'Imaginaire de la Conquête
Dans *Tartarin sur les Alpes* d'Alphonse Daudet et *Là-haut* d'Édouard Rod

Anabelle S. Selway

A thesis submitted to the faculty of
Brigham Young University
In partial fulfillment of the requirements for the degree of
Master of Arts

Daryl P. Lee, Chair
Anca Sprenger
Robert J. Hudson

Department of French and Italian

Brigham Young University

August 2010

ABSTRACT

« Pour la Patrie, Par la Montagne » : Illustration de l'Imaginaire de la Conquête

Dans *Tartarin sur les Alpes* d'Alphonse Daudet et *Là-haut* d'Édouard Rod

Anabelle S. Selway

Department of French and Italian

Master of Arts

La période 1870-1914 est une ère de paix relative pour la France. Après la défaite de 1870, la politique revancharde française ranime les efforts impérialistes de colonisation en Afrique et dans les îles. Cet élan colonialiste se traduit dans la pratique du sport qui gagne de popularité et devient le moyen idéal d'acheminer les idéaux républicains. L'alpinisme et la course aux sommets des Alpes deviennent alors symboliques de l'imaginaire de conquête présent dans l'esprit de la bourgeoisie européenne.

Bien que ce phénomène soit l'objet de plusieurs études historico-culturelles, telles que celles d'Olivier Hoibian, Philippe Joutard et Dominique Lejeune, rares sont les études de la représentation de la mentalité colonialiste dans les œuvres de littérature alpine, qui, selon moi, capturent cette mentalité de façon unique et forte. L'analyse littéraire des deux textes sélectionnés montre comment la mentalité impérialiste se traduit dans l'appropriation et l'exploitation de l'espace montagnard. Les notions de progrès et de civilisation jouent le rôle d'étendards pour une domination évidente du capital et de la modernisation qui caractérise l'Europe du XIXe siècle, et auxquels les Alpes n'échappent pas.

Mots-clés: alpinisme, impérialisme, colonialisme, littérature alpine, domination, exploitation.

ACKNOWLEDGEMENTS

Je tiens tout d'abord à remercier mon cher mari Levi pour ses encouragements, son soutien et sa patience tout au long de mes études et surtout pendant la rédaction de cette thèse. Je suis reconnaissante pour les conseils et les suggestions des membres de mon comité, et je tiens à remercier tout particulièrement mon directeur de thèse, Professeur Lee. Enfin, je dédie cette œuvre à mes parents, Jan Leszek et Chantal Suzanne Sobkowicz qui m'ont appris à apprécier la valeur d'une bonne éducation et ont offert leur précieux soutien tout au long de mes études.

Table des matières

Introduction.....	5
1. De l'exploration à l'appropriation	18
2. Tourisme et aménagement de l'espace montagnard	23
3. Enjeux identitaires	25
II. Littérature alpine et le roman de montagne.....	28
III. L'exploit et l'exploitation dans <i>Tartarin sur les Alpes</i>	33
IV. Édouard Rod, la voix des montagnards dans <i>Là-haut</i>	45
Conclusion	61
Œuvres Citées	64

Introduction

Si le sport a un incontestable degré d'autonomie, écrit sa propre histoire, obéit à sa propre logique, il est peut-être davantage encore un miroir de la société (Hubscher 51).

Symbole de l'impossible, la montagne est perçue à la fois comme majestueuse et terrifiante, sacrée et sauvage, hospitalière et hostile. Elle est tour à tour le lieu privilégié de pèlerins pénitents, de romantiques contemplatifs et l'objet d'observations et d'expériences scientifiques. La relation entre l'homme et la montagne évolue au fur et à mesure que l'homme se rapproche d'elle et s'aventure à gravir l'objet de sa fascination.

L'alpinisme, ou l'action de gravir une montagne, suscite « un intérêt collectif à travers l'Europe » et devient « l'une des formes de loisir privilégiée des élites cultivées du vieux continent » (Hoibian 11) au milieu du XIXe siècle. C'est une période réunissant des « conditions historiques très particulières » (Veyne 41) avec l'avènement de la bourgeoisie et des loisirs, l'établissement du sport et de la culture du corps, l'expansion de la presse avec la promulgation du culte du héros, ainsi que l'expansion du chemin de fer qui raccourcit les distances et le temps de voyage et permet aux citadins de découvrir de nouveaux espaces géographiques. Ces conditions mènent à ce qu'on appelle « l'invention de l'alpinisme », c'est-à-dire que l'officialisation de règles et la fondation de clubs alpins marquent la transformation d'une activité en un sport évident.

En effet, il deviendra « un véritable phénomène de société » (Hoibian 14) comme l'a montré l'essor de l'étude l'étude historico-culturelle de l'alpinisme, telle que l'ont poursuivie Paul Veyne, Dominique Lejeune, Olivier Hoibian et Philippe Joutard, entre

autres¹. L'analyse de la littérature associée à ce sport, par contre trouve peu de place dans ces études.

Cette étude penchera sur ce côté délaissé du phénomène, et ce pour deux raisons :

D'abord, l'œuvre littéraire a pour but et effet de peindre des fresques historiques en les rendant non seulement vivantes par la forme romancée qui met en scène les pseudo acteurs, décideurs et victimes des phénomènes de civilisation qui marquent les grandes étapes de l'évolution de la race humaine sur la planète, à savoir premièrement l'évolution du langage parlé et écrit, mais en les rendant réellement à la vie en permettant aux lecteurs de mixer la mémoire historique, objective et la mémoire inconsciente, subjective. Ainsi, l'œuvre littéraire parachève l'histoire en lui donnant la dimension de mythe et la force du verbe. Quand un événement historique se déroulant sur une période donnée avec tous ses aspects visibles est transcrit sous forme littéraire, il pénètre toute l'histoire de l'humanité depuis son fondement pour imprégner de manière holographique les fibres de l'être humain non seulement intellectuellement, mais vitalement, psychologiquement : en effet, la psychologie est le fait plus du roman que de la société, qui tant qu'elle n'a pas sublimé ses ressentis en les décrivant ne peut pas les traiter comme réels.

Ensuite, le roman permet la juxtaposition temporelle de différentes scènes historiques simultanées. Or, ce n'est que pas ce truchement que l'histoire peut être lue pour ce qu'elle est : un dialogue entre groupes, sociétés, cultures, nations. A l'instar de la Bible et du drame antique, le roman permet d'incarner en un personnage unique toute une génération, toute une école de pensée, tout un ensemble symbolique de traits de

¹ Bien que ce dernier ait éveillé l'idée originale de mon étude puisqu'il mène actuellement des recherches sur l'imaginaire comme agent et créateur d'histoire, notamment à propos de l'apparition de la haute montagne dans la sensibilité occidentale

caractères humains qui permettent de discerner les lignes de tension, les forces réelles en jeu et, surtout, les ressemblances qui se cachent derrière des actes de conflit ou de guerre.

Ainsi le symbolisme d'une part, qui ramène un fait historique à sa signification psychologique transversale, et le synchronisme d'évènements perçus isolément et localement que le roman permet de peindre simultanément, donne à cette forme littéraire une dimension qui transcende le fait historique lui-même et l'éclaire en lui donnant la portée universelle du mythe à la fois moteur et rédempteur.

En l'occurrence, dans le roman alpin, à distance, le lecteur devient témoin non plus des effets, d'un côté, et des causes de l'autre, mais de l'évolution humaine elle-même en marche avec ce que cela implique de douleur, de sacrifice, de renoncement, et de déplacements avant que l'habitude d'une nouvelle ère ne s'installe. Qui dit universel, dit complet, entier : c'est pourquoi le mal vu d'un côté, comme le colonialisme ou l'invasion de la nature vierge par la bourgeoisie des villes, peut être reconnu comme ayant la même cause, la même impulsion qu'une entreprise aussi noble que la conquête de soi par l'homme qui se hisse au risque de sa vie en haut des sommets aux neiges éternelles, tel un Christ ou un serpent d'airain élevant à lui les regards pour « en élever beaucoup. »

Seul le roman peut créer cette simultanéité des scènes et des motivations qui décrit en profondeur l'entrée pénible et violente de l'homme en Terre Promise au nom d'un Dieu parfait pour lequel le temps n'existe pas.

Le but de cette thèse est de montrer le rapport entre l'alpinisme et la mentalité de conquête qui caractérise l'imaginaire européen à la fin du XIXe siècle, tel qu'il est représenté dans la littérature alpine de l'époque. Cette étude va également préciser la similitude du roman d'alpinisme au roman colonial pour lier les efforts de conquêtes dans

les Alpes aux ambitions expansionnistes de l'Empire colonial français. Parce qu'il s'agit de l'Europe et de l'Europe du XIXe siècle, le roman contemporain traitant de ces deux phénomènes concurrents a une portée universelle en ce qui concerne la vision que l'homme moderne porte en même temps sur la montagne imprenable, immobile dans son froid et interchangeable dans sa blancheur virginale, et sur la ville grouillante et bruyante, d'une part et l'Afrique noire, aux forêts impénétrables et aux fleuves indomptables, et si changeante d'instant en instant par la rapidité de la reproduction naturelle.

Je me suis limitée aux années 1870-1914 pour les raisons suivantes : tout d'abord, elles encadrent une ère de paix relative qui favorise le développement des loisirs, du sport (dont l'alpinisme) et des arts; ensuite, cette période correspond au renouvellement de la littérature alpine avec la publication du premier roman de montagne en 1885, *Tartarin sur les Alpes* d'Alphonse Daudet qui servira d'inspiration à d'autres œuvres de ce genre, telle que *l'Alpe homicide* (1886) de Paul Hervieu et *l'Auberge* de Maupassant (1887) ; enfin, la défaite de 1870 anime un regain de nationalisme et une soif de revanche qui se traduit par une politique d'expansion coloniale afin de rétablir la puissance de l'Empire français et de raffermir la foi en la nation.

On note un regain d'intérêt pour l'alpinisme durant ces dernières années. Olivier Hoibian, notamment, publie trois ouvrages très compréhensifs sur le sujet, singularisant la période de la fin du XIXe siècle jusqu'à la Grande Guerre : *Les alpinistes en France 1870-1950* (2001), *Deux siècles d'alpinismes européens, origines et mutations d'une activité de grimpe* (2002) et *L'invention de l'alpinisme, la montagne et l'affirmation de la bourgeoisie cultivée (1786-1914)* (2008). Philippe Bourdeau étudie la question de l'avenir des sports de nature dans *La montagne, terrain de jeu et d'enjeux* (2006), tandis

que Sylvain Jouty publie des ouvrages de références terminologiques tels que son *Dictionnaire encyclopédique des Alpes* (Glénat, 2006) et *Les mots de la montagne* (Belin, 2006).

Cependant, ces ouvrages ont tendance à se concentrer sur l'histoire du sport et son influence culturelle sur la société française. Par contre, les publications critiques portant sur la littérature alpine sont quasi-inexistantes et remontent à la première moitié du XXe siècle. Pour preuve, Claire-Eliane Engel, qui publie son anthologie de la littérature alpestre en 1934, est toujours citée comme l'experte en la matière. D'ailleurs, sa *Littérature alpestre en France et en Angleterre aux XVIIIe et XIXe siècles* vient d'être republiée par les éditions Montmélian en 2009, ce qui montre non seulement la pertinence de son étude, mais aussi le manque de nouveauté dans ce domaine littéraire, malgré la continuité de la publication des romans d'alpinisme. Ainsi, le dialogue académique sur la littérature alpine est un peu vieillot, mais mérite d'être pris en considération.

Néanmoins, deux références sont un peu plus récentes: *Le roman de montagne ou l'alpinisme dans le roman* (1977) de Bénédicte et Jean-Michel Adam et *Montagne et symboles* (1988) de René Jantzen. Le premier "interroge un sous-genre romanesque qu'aucun critique n'a vraiment examiné dans sa littéralité" (7) à travers l'étude du titre, du récit et de "l'idéologie véhiculée par ce discours sur un sport de montagne" (7). Adam mentionne également deux autres ouvrages dédiés au roman de montagne: *La Montagne* (1956) de Bertrand Kempf comprenant un article sur "La littérature de montagne" et *Le roman de montagne en France* (1973) de Michel Ballerini, auxquelles je n'ai malheureusement pas eu accès, mais que je tiens à mentionner. L'étude d'Adam, bien

qu'intéressante est assez restreinte et se concentre principalement sur trois romans du XXe siècle— *Matterhorn* (1939) de Joseph Peyré, *Premier de cordée* (1941) de Roger Frison-Roche et *la Neige en deuil* (1952) d'Henri Troyat. Toutefois, il reconnaît *Tartarin sur les Alpes* de Daudet et *L'Auberge* de Maupassant comme premiers romans du genre.

L'ouvrage de Jantzen est une compilation riche de textes religieux et littéraires qui se consacrent à la montagne et aux différents rôles et images que l'homme lui donne. Tout comme Adam, Jantzen fait référence à la thèse d'Engel qu'il qualifie de "travail de référence" (328), mais affirme plutôt chercher à "découvrir, au cœur des enthousiasmes et des émerveillements, un fonds commun, issu des premiers temps de l'humanité, enrichi au hasard des cultures, apte à éclairer les motivations des auteurs ayant abordé la haute montagne" (328). Jantzen s'efforce à montrer comment le comportement de l'homme face à la montagne varie selon sa perception qui est tour à tour mystique, esthétique, éthique et physique.

La littérature alpine se consacre à la fascination de l'homme pour la montagne et partage le « message puissant et multiple » que cette dernière tente de communiquer (Engel 230). L'adjectif « alpin, e » et « alpestre » sont interchangeable et se rapportent à ce qui est propre aux Alpes, et par extension, aux montagnes. On trouvera cependant le terme « pyrénéisme » et l'existence d'une littérature régionale des Pyrénées, abordée séparément de la littérature alpine. Dans son anthologie de la littérature alpestre, Claire-Eliane Engel définit celle-ci comme « [une] littérature intensément humaine » qui « fait appel aux éléments les plus profonds de l'âme de l'écrivain » et « une épreuve redoutable, qui explique le nombre relativement restreint des très belles pages consacrées

à la montagne, qui explique aussi leur intensité et leur puissance d'émotion » (Engel, *Ces monts affreux* 9).

La littérature alpine est composée d'une part du livre de montagne qui comprend les biographies, témoignages, récits de course et d'expéditions d'alpinistes, et du roman de montagne, d'autre part, qui entend « un récit qui relate une action fictive ayant la montagne pour cadre » (Adam 10). Personnellement, j'ai choisi de me limiter au roman de montagne, mais ayant trouvé cette définition trop simple et trop générale, puisqu'elle inclut les romans montagnards qui se situent dans la moyenne montagne, tels que *La Nouvelle Héloïse* (1761) de Rousseau, *Obermann* (1804) de Sénancour, *Indiana* (1832) de George Sand, et *Le Médecin de campagne* (1833) de Balzac, j'ajouterais que le roman de montagne ou le roman d'alpinisme se situe dans la Haute Montagne (plus de 2500 m) et que cette dernière y joue un rôle plus important que celui de cadre, elle devient l'objet du désir de conquête de l'alpiniste et, par extension, le symbole de conquête ultime dans la société de la fin du siècle.

Après la défaite de 1870, notamment, la politique française se tourne vers ses colonies afin de redonner courage aux Français et confiance en la Patrie. Au lieu de laisser place à une mentalité défaitiste, la France choisit de nourrir une mentalité conquérante qui devient alors un phénomène culturel. Ce regain de nationalisme, propulsé par l'essor industriel qui marque le XIXe siècle, anime la croissance et le désir d'expansion qui se traduit par la conquête coloniale. Le colonialisme devient donc le moyen de rétablir la puissance de l'Empire français et de raffermir la foi en la nation. La conquête de territoires étrangers se fait au nom de la République et pour la plus grande gloire de la France et est vue comme une mission civilisatrice, justifiant la domination et

l'exploitation des territoires conquis. Ainsi, l'idée de la nation et le fait d'accomplir une exploit – militaire ou sportif – *au nom de* la patrie sont rendus par l'image de l'alpiniste solitaire qui ennoblit l'humain par son effort et par le fait que cet effort est fait au nom de l'Homme, sans l'aide de la machine et que toute compétition est absolument juste et honorable.

Le sport, en pleine évolution, devient le moyen idéal d'acheminer les idéaux politiques ; en effet, « le sport est un outil central dans la machine coloniale » (Lorenzi 3). A l'image de l'impérialisme de l'époque, l'alpinisme perpétue cette mentalité de conquête selon des conditions de jeu bien moins brutales qu'outre-mer mais avec autant de volonté de domination. Tout en se jouant entre "gentlemen" impérialistes (français, britanniques, allemands, etc.), l'alpinisme ne reste pas moins un moyen de colonisation paradoxale puisqu'interne, introduisant une dimension verticale à la conquête spatiale : à l'expansion horizontale autour du monde, s'ajoute l'expansion verticale sur les pics de l'Europe.

Alors que la fiction alpine fait ses premiers pas, la littérature coloniale semble être également en voie de développement. Selon Jean-Marie Seillan, auteur de *Aux sources du roman colonial (1863-1914)*, « il faut attendre les années 1920-1930 pour voir des romanciers spécialisés comme Marius Ary-Leblond, Pierre Mille, Jean d'Esme, ou Joseph Peyré » (7), mais il parle d'un foisonnement de « romans d'exploration africaine » (9) entre « la littérature exotique romantique à dominance orientalisante et la littérature coloniale proprement dite » (7) entre 1863 et 1914. D'après Martine Astier Loufti, les écrivains refusent la vision exotique de Gautier qui « dissimul[e] aux Français les conflits et la nature du colonialisme mais modèl[e] leur attitude mentale vis-à-vis des

peuples colonisés et des colonisateurs » et cherchent, au contraire, à donner « une image réaliste de l'expansion coloniale » (Astier Loufti 4).

Alors que Fromentin rapporte « la détresse et la cruauté de la conquête de Laghouat » (Astier Loufti 5) dans *Un été dans le Sahara* et que Flaubert décrit la misère « de pauvres Arabes couverts de haillons...d'une pauvreté et d'une malédiction supérieure » (Flaubert 297) dans ses *Notes de voyage* à Carthage, Daudet « fit dans Tartarin une description de la colonie où les implications politiques sont plus évidentes » et « illustre ironiquement les plaintes antimilitaristes » (Astier Loufti 9). Cette littérature se caractérise par le désir d'attirer l'attention de l'opinion publique sur les abus et les excès d'un régime militaire avide d'autorité et de puissance et exploite les scandales politiques des affaires coloniales, comme le *Bel-Ami* de Maupassant « jeta un jour cru sur les motivations politico-financières dont les entreprises coloniales étaient l'objet » (Astier Loufti 13) en s'inspirant de l'affaire Bardo qui assure la mainmise de la France sur la Tunisie.

Le but de cette thèse sera également d'illustrer la mentalité impérialiste sur l'évolution de l'alpinisme entre 1880 et 1914 et d'analyser le lien entre les motivations colonialistes et les motivations alpestres à travers deux œuvres littéraires qui enchevêtrent les éléments de ce phénomène. Bien que le colonialisme européen remonte au XVe siècle, il passe par une renaissance dans la seconde moitié du XIXe qui voit l'apogée de l'Empire britannique et l'émergence de la puissance coloniale française. De plus l'Empire Austro-hongrois se manifeste comme compétiteur féroce dans cette fièvre d'expansion territoriale.

Ces trois empires coloniaux s'imposent par trois types de motivations : 1) des motivations économiques caractérisées par l'expansion et l'exploitation d'un nouvel espace (il s'agit de conquérir un espace et d'y forcer une ouverture commerciale (tourisme) ; 2) des motivations stratégiques : il s'agit également d'empêcher l'expansion de puissances concurrentes, et la rivalité nationale est sous-jacente à l'acquisition ou à l'amélioration d'une position stratégique territoriale ; 3) des motivations idéologiques : par la conquête, il s'agit d'augmenter la puissance et le prestige de la nation, tout en accomplissant une mission civilisatrice².

Ces motivations se manifestent indubitablement dans la conquête des Alpes, surtout par les alpinistes anglais souffrant du syndrome propre aux habitants des îles désireux de voir du pays, mais il n'empêche qu'elles soient présentes à différents degrés dans les aspirations des nations engagées dans les ascensions alpines. La France exprime son impérialisme sous une tendance démocratique avec le dessein de remplir une mission civilisatrice, mais les trois motivations mentionnées plus haut sont tout de même des forces évidentes dans cet effort, comme nous le verrons dans l'étude de *Là-haut*, d'Edouard Rod et dans le roman d'Alphonse Daudet, *Tartarin sur les Alpes*. Ces deux œuvres reflètent la mentalité impérialiste de l'époque et font transparaître le rôle des motivations économiques, stratégiques, et idéologiques, à travers les caricatures des touristes et de la rentabilisation des sites montagnards (ex. stations, chemin de fer, etc.),

² Nul autre que Jules Verne n'a mieux exploité cette idée de mission civilisatrice sur des terres exotiques et inexplorées: ses *Voyages extraordinaires* consistent de plus de soixante volumes publiés entre 1863 et 1914 et font du voyage et de la technologie la force motrice du récit au fur et à mesure que les frontières du monde réel s'élargissent au travers de l'expansion coloniale (Unwin 5). N'est-il pas significatif que ces voyages commencent (*Cinq semaines en ballon* 1863) et se terminent (*L'étonnante aventure de la mission Barsac* 1914) en Afrique ? On y retrouve d'ailleurs l'idée de conquête de l'Autre par le voyage et l'élément de concurrence entre plusieurs nations qui caractérisent la conquête des Alpes.

et au travers de la description négative d'une invasion industrielle afin de moderniser l'espace montagnard. Les auteurs ne manquent pas d'y montrer l'effet destructeur que cette invasion et la dépossession territoriale ont sur les montagnards, insistant sur la perte de leur identité et humanité, c'est-à-dire la perte de leur âme.

L'intérêt de cette étude est qu'elle montre le processus par lequel l'homme parvient à transposer subconsciemment ses motivations coloniales en une passion noble et à se cacher à lui-même ses propres motivations. Tirailé entre son obsession de possession et ses principes moraux, l'homme manifeste autrement ce qu'il veut vraiment faire, c'est-à-dire que, détournant l'attention des colonies, il exprime une passion noble pour compenser ce qu'il y fait.

En réalité, c'est la civilisation entière, par son inconscient et par le truchement du héros mythique, qui gère ce mécanisme de rédemption du groupe par l'unité et qui, tel l'esprit du jeu chez le Aztèques, somme le sportif qu'il se choisit pour le couronner, de racheter le mal de la collectivité, c'est-à-dire de la Nation, c'est-à-dire du roi ou du prince de la nation. Mais parce que l'homme est l'homme, ce que ni le politique, ni l'économiste, ni le journaliste ne savent, c'est que le sacrifice engendré par la culture industrielle et la mentalité colonialiste aventurière et prosélyte a vraiment un potentiel rédempteur qui peut rendre simultanément sa dignité perdue à la nation, car c'est dans cette simultanéité des intentions opposées que se joue le rachat, c'est-à-dire dans le courant même de la vie au moment où elle est vécue par tous.

Cela, aucun récit factuel historique ne peut le raconter comme le raconte un romancier qui peut décrire en même temps l'action et la fascination des témoins pour cette action et montrer comment cette action transmute non pas l'opinion, mais la nature

même de l'homme au moment où il l'observe. Un peu comme en physique quantique, quand l'évènement se décide du fait de la présence seule de l'expérimentateur et que ce dernier élargit d'autant sa capacité de penser pour expérimenter plus loin, pour sonder plus profondément son pouvoir de penser. Sauf qu'en littérature, la transformation se fait par le biais du ressenti car c'est l'avantage du littéraire sur la science de donner licence au ressenti. La littérature peut donc ainsi sortir l'histoire de son carcan scientifique et montrer la vraie histoire humaine qui est en train de se dérouler dans tous les temps.

Cette analyse va donc permettre d'expliquer la fascination de l'élite européenne pour l'ascension des sommets à la fin du XIXe au travers du roman alpin. En effet, si l'on veut vraiment comprendre le phénomène social (Hoibian 14) qu'est l'imaginaire de la conquête manifesté dans l'alpinisme, l'étude de l'histoire de l'alpinisme s'avérera insuffisante : il faut également se plonger dans la littérature alpine de l'époque et déchiffrer le message qu'elle prétend porter et qui la distingue de tout autre genre littéraire, car c'est cette différence qui sera la marque historique qui traverse l'humanité intemporelle et qui, ainsi, rendra compte du phénomène étudié dans son contexte géographique local et temporel.

Le premier chapitre fera l'étude de la nature compétitive et expansionniste de l'alpinisme qui, d'une occupation contemplative est devenu un véritable sport à la fin du siècle. Ce passage de l'exploration à l'appropriation gagne l'intérêt de la bourgeoisie européenne et marque fortement l'esprit conquérant de l'époque. Je vais ensuite définir la littérature alpine et sa place au sein de la littérature du XIXe siècle dans le second chapitre ; enfin les troisième et quatrième chapitres porteront sur l'analyse des textes : *Tartarin sur les Alpes* d'Alphonse Daudet et *Là-haut* d'Edouard Rod. Ces analyses se

concentreront sur la mentalité de la conquête par l'étude de thèmes pertinents, c'est-à-dire le rôle de l'alpinisme et du tourisme alpin dans l'exploitation et l'aménagement de l'espace montagnard, ainsi que les enjeux identitaires que l'invasion des étrangers et de la civilisation a présentés. En conclusion, nous examinerons comment l'imaginaire de la conquête qui a si fortement marqué la période impérialiste de l'Europe trouve son expression de nos jours.

I. L'alpinisme de conquête et expansion territoriale

1. De l'exploration à l'appropriation

Alors que ses précurseurs des XVII^e et XVIII^e siècles étaient plutôt de nature scientifique et contemplative, cherchant à découvrir de nouvelles espèces et à explorer des régions inconnues et soi-disant hostiles, préservées de la civilisation par des superstitions, l'alpinisme du XIX^e siècle devient un sport véritable avec la fondation de l'Alpine Club en 1857, sous-entendant une victoire, célébrant des héros, et dès lors devient synonyme de conquête.

L'alpinisme est transformé malgré lui par l'élément de compétition internationale. A l'origine, il s'agissait plutôt d'une évasion : l'homme (peu importait sa nationalité) se tournait vers la montagne comme source d'inspiration dans un effort de retour à la nature. Rousseau a été le contributeur principal de ce nouvel intérêt romantique. Avec le temps, la manière de voir la montagne change : elle devient le sujet d'observation et d'expériences scientifiques avec les études de Saussure et Paccard. C'est alors que le terme de « conquête » est employé pour décrire l'ascension alpine, introduisant un élément de défi, transformant une activité contemplative en un exploit héroïque, capturant l'attention des journaux et du public. Tout d'abord, le but est d'être le premier à atteindre le sommet à des fins plus nationales que personnelles : une fois arrivé, on y plante le drapeau, symbole d'appropriation territoriale. Puis, on est célébré en héros national avec fanfare et accueil cérémonial par les dirigeants politiques du pays.

L'alpinisme transpose des efforts d'expansion au niveau politique et les Alpes deviennent, en citant Leslie Stephen, « le terrain de jeu de l'Europe », ou en d'autres termes, l'alpinisme est la « sportisation » d'une mentalité d'expansion territoriale qui

marque fortement l'Europe du dix-neuvième siècle. D'une activité marginale, l'alpinisme devient un sport véritable en devenant pertinent au théâtre politique européen : l'élément de compétition qui y est introduit en vertu de la diversité des participants donne un intérêt nouveau, et, au lieu de parler d'ascension, on emploie le terme de « conquête ». Ainsi que Bourdieu présente le sport comme le produit d'une demande créée par des conditions sociales, la popularité de l'alpinisme à la fin du siècle correspond bien à une soif de conquête et de domination. On peut voir cette relation politico-sportive dans les récits écrits par les alpinistes de l'époque ainsi que dans les œuvres littéraires alpines : Alors que les romantiques du début du siècle se servent de la montagne comme inspiration, la littérature alpine de la seconde moitié du XIXe se concentre plus sur le défi et la conquête des éléments et de l'altitude. L'ascension devient un effort de civilisation d'un territoire sauvage :

La conception utilitariste et anthropocentrique du milieu est, sans aucun doute, l'une des constantes du rapport à la nature des populations occidentales depuis des siècles. L'environnement doit être domestique puisque sa finalité est le service de l'homme (Walter 93).

Ainsi la politique conquérante des nations européennes réveille cette « conception anthropocentrique » chez l'individu en faisant naître en lui ce désir de conquérir et d'asservir la montagne, frontière hostile et sauvage. L'individu voit ainsi dans l'alpinisme l'assouvissement d'un besoin créé par la tension politique européenne et nourri par un discours patriotique et nationaliste.

Après la fondation du Club Alpin anglais en 1857, on voit l'institutionnalisation de l'alpinisme à travers l'Europe entière, avec la fondation systématique de clubs et

associations : Chaque pays engagé dans la course aux Alpes se sent obligé de créer son propre club alpin, ce qui accentue la conception nationaliste de cette activité.

L'officialisation du sport par l'établissement de règles et de techniques mène à la transformation de la relation de l'homme à la montagne. Jusque-là, les « ascensionnistes » n'avaient qu'à agir sur le simple désir de gravir la montagne et avaient la liberté de le faire par tous les moyens qui leur semblaient bons... permettant à des individus de tous genres d'affronter les éléments et l'altitude pour différentes raisons : que ce soit pour conquérir leurs démons, pour s'isoler temporairement du reste de la société, ou pour des raisons de santé (l'exercice et le grand air devenant de vogue), etc. Mais depuis, les premières ascensions se caractérisent généralement par l'action de planter un drapeau au sommet de la montagne conquise, manifestant un sentiment national et patriotique, révélant une rivalité sous-jacente entre les alpinistes aux origines diverses. Cela crée un paradoxe : Tandis que l'alpinisme accepte des ascensionnistes de toute nationalité, la notion de frontière est exacerbée et le nationalisme reste à fleur de peau. Et puis, à travers l'institutionnalisation du sport par la création systématique de clubs alpins nationaux (Alpine Club, le Club Alpin Français, etc.), on voit un élément de nationalisme non négligeable, comme le confirme l'étude de Michel Mestre sur « L'idée nationale en montagne et dans l'alpinisme : le cas du club alpin austro-allemand » :

Enfin parce que le club a largement cautionné une politique colonialiste qui transformait les alpinistes en explorateurs privilégiés de terres nouvelles, faisant de ceux-ci des porte-drapeaux (au sens le plus littéral du terme) de la germanité. (Mestre 2)

Mestre confirme ici le rôle politique et idéologique du club alpin auquel la devise du CAF, fondé en 1874, fait écho : « Pour la Patrie, par la montagne ». Mais le discours d'ouverture du Club Alpin Suisse, fondé en 1872, est encore plus révélateur de cette « politique coloniale » subie par les Suisses. En parlant de la présence grandissante des touristes dans les Alpes, l'orateur (dont le nom n'a pas été retenu) dit :

Je ne me fais d'ailleurs aucune illusion sur les conséquences morales que cette invasion peut avoir pour notre peuple montagnard. Mais, de grâce, parlons raison. Est-il possible, oui ou non, d'écarter de nos frontières ce flot envahisseur ? (Rambert 122-123)

Les alpinistes sont donc perçus par les Suisses comme des envahisseurs et le tourisme alpin, qualifié d' « invasion », n'est pas bien accueilli par les montagnards, mais il est clair que ceux-ci ne peuvent « écarter ...ce flot envahisseur » et plutôt que de s'organiser en une résistance passive, ils finissent par choisir de s'adapter à cette nouvelle perception de leur habitat et acceptent d'assister à son exploitation. La formation d'un Club alpin suisse n'est-il pas significatif de son adhésion aux idéologies de ses colonisateurs ?

En France, l'alpinisme prend forme au sein des troupes de Napoléon au début du siècle, mais la culture du corps devient une partie intrinsèque de l'idéologie républicaine. En 1850, la Loi Falloux introduit le sport dans le curriculum scolaire comme matière facultative et dès 1869, Victor Duruy le rend obligatoire. Les pratiques sportives se limitent à la gymnastique et à la natation, mais elles s'inscrivent dans une mentalité de « défense de la patrie et amélioration de la race » (Burguière 222), surtout après la défaite de 1870 lorsque le patriotisme était exacerbé par la soif de revanche. Il s'agissait de former ce que Jaurès appellerait plus tard le « soldat-citoyen ». Et ce patriotisme se

retrouve au sein du Club Alpin Français qui affirme : « Nous avons l'ambition suprême de servir le progrès, d'accomplir une œuvre patriotique, de former, en un mot, une génération mieux douée, plus robuste, plus forte que celle qui a succombé sans nous sauver » (C.A.F. 162).

Cet extrait du bulletin du CAF relie le patriotisme à la notion de progrès, faisant allusion à ce que l'Empire français appellera sa « mission civilisatrice » et qui deviendra la force motrice de ses efforts de conquête et d'expansion territoriale. Cette ambition est vraiment l'extension de la politique nationale française post-1870 et communique la propagande revancharde de cette dernière qui s'engage dans une campagne d'amélioration de la race en formant « une génération mieux douée, plus robuste, plus forte que celle qui a succombé sans nous sauver ».

La conquête alpine reste cependant symbolique puisqu'elle est de nature sportive, donc ludique : on fait semblant, on joue à la conquête ; cette substitution du désir de vengeance par l'effort physique symbolique de domination fait partie de ce qu'Elias appelle « [l'] intériorisation du contrôle des émotions et une diminution sensible du degré de tolérance à la violence » (Hoibian 16). Même si les alpinistes ne font que jouer à la conquête, ils montrent néanmoins la voie à une autre forme de conquête, celle-ci bien réelle : celle du tourisme.

2. Tourisme et aménagement de l'espace montagnard

Dédaignée par l'aristocratie avant la Révolution de 1789, la bourgeoisie a du mal à s'imposer comme classe dominante en raison des va-et-vient de la royauté au pouvoir avec le retour de Louis XVIII en 1814, puis Charles X en 1824, mais aussi les Empires de Napoléon Bonaparte et Napoléon III font de leur mieux pour défier les règles et redéfinir la société française. Cependant, la bourgeoisie joue un rôle primordial pendant la révolution industrielle et finit par éclipser la noblesse, en déclin depuis 1830. Le capital l'emporte sur les titres et les honneurs : la bourgeoisie, composée principalement de banquiers et notaires, devient la classe dirigeante et mène les affaires et la politique nationale. De plus, l'industrialisation de l'Europe transforme la mentalité sociale, et l'expression « révolution » industrielle exprime ce renversement d'influence sociale entre l'aristocratie et la bourgeoisie.

L'évolution de l'alpinisme est donc vue sous l'œil calculateur de certains bourgeois qui, laissant les premiers ascensionnistes tracer la voie, se sont ensuite rués sur cette nouvelle mine d'or. Le développement du sport et des vacances, ainsi que la popularité croissante des loisirs, sans parler de la publicité et de la presse, promettent aux capitalistes de rapporter gros. Comment ne pas exploiter cette opportunité ?

La naissance du tourisme vient aussi de la redécouverte de la nature, et bien que la mer reste longtemps la vedette, la montagne cesse de repousser. Les Anglais découvrent Chamonix vers 1786, mais le pèlerinage annuel de la bonne société européenne (composée principalement de Français, Anglais, Russes et Allemands) devient à la mode à partir des années 1850-1860 avec la constitution des grands axes ferroviaires en France.

Cependant, les touristes ne se contentent pas d'admirer le paysage, comme leurs prédécesseurs romantiques : faisant usage de leur nouveau savoir-faire industriel, ils s'engagent à amener la ville à la montagne. L'urbanité célébrée devient alors un principe d'organisation de l'espace. Le bourgeois prend ses vacances tout en recréant son espace habituel dans son nouvel environnement, revendiquant sa conquête du territoire alpin. Tout en essayant de sauvegarder la pureté et la beauté de la montagne naturelle, on s'efforce à la transformer, à en faire un espace quasi-urbain avec stations, télécabines, hôtels, remontées mécaniques et chemin de fer. Alain Corbin s'attarde justement sur ce qu'il appelle « l'invention de la montagne » dans son compte-rendu sur *l'Avènement des loisirs*, décrivant l'effort de valorisation qui est investi par le Club alpin français, le Club vosgien, la Société des touristes du Dauphiné, les Excursionnistes marseillais, etc. dans ce nouvel espace, employant même l'expression de « colonisation de l'espace montagnard » : pour accommoder les visiteurs et répondre à leurs intérêts particuliers il faut « de grands travaux tels que le balisage des sentiers, la construction de refuges, l'aménagement de belvédères, mais aussi la formation de guides, la promotion d'activités alpines inédites (le ski notamment) » (Corbin 140). On peut véritablement parler d'« occupation du territoire montagnard » (Corbin 141), puisqu'après la Grande Guerre, le bilan du CAF révèle l'existence de

cinquante-quatre refuges dont vingt-cinq chalets-hôtels, deux-cent cinquante guides diplômés de 1^{re} et 2^e classes et cent cinquante porteurs. La plupart des grands itinéraires des Alpes et des Pyrénées, du Jura et des Vosges, sont balisés et leurs accès aménagés (mains courantes, marches, etc.). Le CAF a également participé à des travaux de grande ampleur :

observatoires du pic du Midi (1882), de l'Aigoual (1885), du Massif du Mont-Blanc, etc. (Corbin 141)

Mais ce bilan est aussi révélateur de la part qu'a joué le Club Alpin dans l'aménagement de l'espace montagnard, montrant que, non seulement les alpinistes n'étaient pas opposé au mouvement touristique, mais qu'ils ont eux-mêmes activement participé à son développement, en vue de faire de la montagne « un patrimoine national ».

Ainsi l'alpinisme de la fin de siècle, motivé par des idéaux politiques, commence à être « sponsorisé » par la bourgeoisie capitaliste qui transforme les Alpes en site touristique, s'appropriant et transformant la perception de l'espace montagnard.

3. Enjeux identitaires

Les compétiteurs de la course aux sommets, tout comme les spectateurs, ont tendance à ignorer ou oublier qu'il existait déjà une forme de vie humaine avant la conquête du territoire alpin. Les montagnes ont été si longtemps perçues comme hostiles et isolées qu'il est difficile de concevoir qu'elles puissent être habitées. Lorsque la présence des montagnards fut reconnue, les alpinistes voient l'avantage d'avoir « un homme du pays » pour leur servir de guide ; cependant, même si ces derniers participent activement à la conquête des sommets, ils ne sont jamais reconnus comme alpinistes et, tout en aidant « les bourgeois des ville » à gravir la montagne, ils deviennent leurs sujets.

A l'enthousiasme des alpinistes et aux ébattements des vacanciers s'oppose la vie dure des montagnards qui « ne prétend[ent] pas que des rochers arrosés de [leurs] sueurs, sans en être plus fertiles, soient ce qu'il y a de meilleur dans les distributions de la Providence » (Chateaubriand 313). Les autochtones sont loin de partager le romantisme

de Rousseau : ils ne voient pas la montagne comme cet Eden tant apprécié par les écrivains des XVIII et XIXe siècles, mais comme « des lieux de peine dans l'exercice de leurs activités quotidiennes » (Jantzen 106).

L'intrusion de « ceux de la plaine » se fait sentir bien plus par l'écart entre leur vision idyllique de la vie dans les Alpes et le fatalisme de ceux qui peinent à vivre dans des conditions si difficiles. Alors que le discours de l'alpiniste s'exalte au fur et à mesure qu'il s'approche du sommet, la misère des montagnards croît d'autant plus « là-haut », dans ce « terroir pauvre et maigre, et difficile, à la rigueur du temps où l'on pousse la neige huit mois dans l'année avec son ventre (Pourrat 39). Sinon, tous les montagnards seraient poètes !

L'avènement du tourisme qui accompagne les mordus d'alpinisme remet en question les valeurs traditionnelles des montagnards en changeant leur perception de leur environnement, introduisant les notions de profit et de rentabilité. Bientôt les montagnards, tantôt satisfaits de la simplicité de leur vie, se divisent en deux groupes : les traditionalistes qui s'opposent aux nouveaux aménagements de l'espace alpin et les « modernes », correspondant à la nouvelle génération qui s'accoutume à la vision progressiste des investisseurs ; et ces transformations sociales et économiques qu'amène le tourisme sont une source de guerre intestinale entre les anciens et les jeunes.

Dans son étude de la représentation de la montagne Suisse, François Walter relève l'importance du changement de paradigme pour les montagnards qui perçoivent pour la première fois, à travers les yeux des « visiteurs », les montagnes de manière utilitariste ; Walter continue par expliquer qu'afin de conserver leur territoire, les montagnards évoluent avec la demande externe, en se rendant indispensable :

[...Au] XIXe siècle, les montagnards s'approprient peu à peu les nouveaux territoires (les hautes Alpes). Selon une logique agro-pastorale, ils commencent à percevoir leur environnement comme un terroir non agricole. La haute montagne peut être rentabilisée par le tourisme : on devient hôtelier, guide, transporteur. (Walter 93)

L'alpinisme devient ainsi un instrument politique et économique permettant aux bourgeois de perpétuer ce que Seillière appelle un « impérialisme rationnel inconscient » (288) : les montagnards changent d'occupation afin de conserver leur droit de vivre sur leur propre territoire, mais en ce faisant, admettent la supériorité des touristes. En devenant guide, porteur, femme de chambre, ils renoncent à leur indépendance et admettent une position de servitude vis-à-vis des conquérants.

Paradoxalement, alors que les montagnards tentent de « s'approprier les nouveaux territoires » en transformant leur identité culturelle, les montagnes semblent perdre leur identité nationale : alors qu'auparavant elles servaient de frontières régionales et nationales, les Alpes deviennent un parc d'attraction international (métaphore introduite par Daudet dans *Tartarin sur les Alpes*), accueillant des alpinistes et des touristes de l'Europe entière. Alors qu'elles chevauchent la France, la Suisse et l'Italie, dans le contexte sportif et touristique, l'appellation des Alpes supplante celle de ses distinctions nationales, créant des tensions politiques internationales et retirant un tant soit peu l'identité nationale des montagnards qui s'attachent dès lors à leur appartenance régionale. Cette confusion est renforcée lorsque les alpinistes professent leur fierté nationale et engagent leur guide à les assister à la conquête de leur propre territoire !

II. Littérature alpine et le roman de montagne

La littérature du XIXe siècle se caractérise par sa prolifération de genres et d'écrivains. Cette diversité exprime bien les incertitudes et « révolutions » politiques et sociales de l'époque, montrant à quel point la littérature est le reflet d'une période et le miroir de la société en évolution : A la fin du siècle, le romantisme est bien oublié, le réalisme ennuie, et le symbolisme reste élitiste. Cependant, l'influence de ces trois courants littéraires principaux continue à se manifester dans l'enchevêtrement de styles et d'idées, donnant vie à de nouveaux genres, telle que la littérature alpine.

La littérature alpine francophone est une littérature féconde et dont certaines œuvres connurent un succès considérable à la fin du dix-neuvième siècle, mais qui tombèrent dans l'oubli, telles que *Le voyage de Monsieur Perrichon*, d'Eugène Labiche, ou encore *Tartarin sur les Alpes* d'Alphonse Daudet. Elle se fait remarquer à nouveau avec la parution de *Premier de cordée* de Frison-Roche, en 1963, qui devient un classique trouvant sa place dans le curriculum scolaire français.

La littérature alpine prend forme dès le XVIe siècle. Les textes les plus anciens remontent à 1530 (Grisons) et 1550 (Simon Lemnius). Il s'agit principalement de recueils de conseils généraux aux voyageurs et de description des lieux. Puis, en 1561, un certain Guillaume Gataroli publie un « Traité d'hygiène » comprenant des descriptions d'auberges alpines et de l'équipement nécessaire aux ascensions ; ce traité populaire sera à nouveau publié en 1563, 1571, et 1591, ce qui témoigne de l'intérêt grandissant des Alpes (Joutard 38).

Entre le XVIIIe et le XIXe siècle, la littérature alpine comprend plus de cent auteurs de langue française, anglaise, allemande et italienne (Engel, *Ces monts affreux* 10). Il s'agit d'une véritable « collection de photos » plutôt que d'un genre littéraire, à ce point-là. Ces œuvres correspondent à des souvenirs et des notes de voyage jusqu'à la seconde moitié du XIXe siècle qui voit l'essor du roman d'aventures. Celui-ci favorise l'évolution d'une littérature cultivant le culte du héros, multipliant les dangers et les péripéties, exacerbant l'expression des émotions humaines. Certains écrivains voient le potentiel d'une fiction alpine basé sur le modèle des romans d'aventures, avec le combat de l'individu contre les éléments qui a le potentiel d'un véritable héros : la montagne et sa conquête présente un thème de choix pour le développement d'un roman d'action et de divertissement, emmenant le lecteur à la découverte d'un espace et d'un exploit extraordinaire. De plus, le caractère psychologique, élément-clé du roman populaire, se développe idéalement dans la conquête des sommets puisque l'introspection et l'état d'âme de l'alpiniste sont favorisés par l'isolation et le silence. Les protagonistes ne se contentent plus d'observer le paysage montagnard, ils s'y agrippent, ils la conquièrent au péril de leur vie.

Cependant, la littérature alpine du XIXe siècle correspond plutôt à un « phénomène social d'écriture » (Adam 7) et est composée d'une part du livre de montagne (albums photographiques, biographies, mémoires, etc.) et du roman de montagne, d'autre part. Le livre de montagne réussit à s'imposer, multipliant et diversifiant ses publications ; par contre, le roman de montagne a du mal à s'établir et ses productions se font rares, car, comme l'expliquent Bénédicte et Jean-Michel Adam, c'est un genre pris entre deux courants : la création romanesque et l'écriture technique (Adam

9). Les écrivains qui se lancent dans la création d'une œuvre fictive, soit ne donnent aux montagnes que le rôle de fond de toile pour le développement du récit, soit ils s'emballent dans le pur alpinisme, employant des termes techniques à la chaîne, décourageant le lecteur non-initié qui y perd le fil du récit. Cela dit, certains réussissent avec succès à établir un équilibre entre la composition du récit et l'introduction de la technique du sport, ouvrant au public un monde resté jusque-là mystérieux et sauvage. *Le voyage de Monsieur Perrichon* est une pièce d'Eugène Labiche qui fait sensation en 1860 sur la scène parisienne. Véritable satire sociale, cette comédie de mœurs dénonce les travers de la bourgeoisie de façon moliéresque et donne le ton à la littérature alpine fictive. *Le voyage de Monsieur Perrichon* conquiert Paris et établit un précédent difficile à reproduire pour les œuvres qui le suivent.

En 1886, c'est *Tartarin sur les Alpes* de Daudet qui gagne les ovations du public, aussi par le rire, mais cette fois sous le format d'un roman de montagne, le premier du genre. Tout comme Labiche, Daudet joue sur l'actualité du thème avec la fondation récente du Club Alpin Français (1885). Mais ce qui assure le succès du roman c'est qu'il est pertinent : au lieu de jouer sur le mysticisme qui recouvre les montagnes, Daudet familiarise ses lecteurs à un nouvel environnement en le comparant à ce qu'ils connaissent bien, c'est-à-dire, eux-mêmes. S'adressant à un public typiquement bourgeois, il fait une satire sociale indirecte de la bourgeoisie et de son passe-temps à travers un petit bourgeois du Midi et ne manque pas d'inclure un conflit politique, pour faire bonne mesure. De plus, Daudet fut le premier à donner un vrai rôle à la montagne, faisant de *Tartarin sur les Alpes* « une révélation pour le public » (Engel, Histoire 216).

Le succès de *Tartarin sur les Alpes* est suivi de deux nouvelles publiées en 1886: *L'Alpe homicide* de Paul Hervieu et *L'Auberge* de Maupassant. Toutes deux présentent la montagne comme un lieu qui sème la mort et la folie et où l'homme est écrasé par sa puissance et l'isolement. Cette image de la montagne ne pourrait-elle pas, elle aussi, être symbolique de la littérature coloniale qui enlève l'exotisme romantique du nouveau territoire explore pour en exprimer la violence et la mort ?

Dans *L'Auberge*, Maupassant relate comment un jeune guide, Ulrich Kungsi, sombre dans la folie après avoir passé un hiver isolé dans les Hautes Alpes. Chargé de garder l'auberge des Hauser, refuge ouvert six mois par an, en compagnie de Gaspard, un guide expérimenté, et leur chien de montagne, Sam, Ulrich est pris en proie à l'épouvante après la disparition de son compagnon, sorti chasser le chamois afin d'assurer leur survie. Seul pendant plusieurs mois, il croit entendre la voix de Gaspard l'appeler par son nom et est convaincu d'être hanté par un fantôme. La montagne n'est plus l'objet d'admiration et de contemplation romantique ; elle n'est plus le site de vacances touristiques risé par Daudet, au contraire, elle devient une « prison de neige » meurtrière et mène le protagoniste à sa perte. De même, les colonies qui inspirèrent tant d'écrivains et de poètes, devinrent en réalité un lieu de carnage et d'abus où l'homme perd son humanité avec l'abandon de ses mœurs.

Ce n'est qu'en 1897 que la créativité ravive la littérature alpine sous la plume d'Edouard Rod, avec *Là-haut*, redonnant à la montagne sa dignité et sa splendeur, cette fois-ci du point de vue suisse. Il est le premier à décrire la conquête des Alpes par les étrangers telle qu'elle est vue par les yeux des conquies, donnant voix aux montagnards.

La sélection des deux œuvres étudiées n'est pas aléatoire : comme nous venons de le voir, elles ont toutes deux joué un rôle révélateur dans la littérature de l'époque, mais aussi elles traitent d'un thème commun, celui de l'exploitation ou impérialisme économique de la montagne, exprimant un écologisme précoce pour l'époque, témoignant de la nature éphémère de ce phénomène social d'écriture. Alors que, par le biais de Tartarin, Daudet perpétue le culte du héros, selon le modèle du roman d'aventures, à travers la conquête des sommets, Rod raconte cette conquête par le biais des villageois de Vallanches, c'est-à-dire, le point de vue des conquis qui témoignent, impuissants, de la dépossession et exploitation de leur terre natale. Peut-être est-ce la raison pour laquelle ce dernier roman tombe dans l'oubli de notre mémoire littéraire, parce que c'est la voix du faible et de l'éphémère, la littérature finit par sélectionner la voix dominante de son époque, à savoir la voix des conquérants.

III. L'exploit et l'exploitation dans *Tartarin sur les Alpes*

Le colonialisme est un thème central dans la série de Tartarin. Personnage le plus célèbre de l'œuvre de Daudet, Tartarin fait l'objet de trois romans : *Les Aventures prodigieuses de Tartarin de Tarascon* (1872), *Tartarin sur les Alpes* (1885), et *Port-Tarascon* (1890). Etant donné le temps écoulé entre chacune de séquences, les critiques de l'époque comme ceux qui se penchèrent sur l'étude de la trilogie depuis, s'accordent sur la complexité de ce personnage qui a évolué avec son auteur. En publiant *Tartarin de Tarascon* en 1872, « Daudet montre [...] la voie à ce qui sera le roman critique de la colonisation » (Dufief 480). Roman d'aventures et de voyage avec l'Algérie comme lieu principal du récit, il est centré sur le thème de l'héroïsme et de l'exploit. Suite à la visite de Napoléon III, l'Algérie fait l'objet, « d'une véritable campagne de presse, très polémique quant à la politique impériale sur l'extension des pouvoirs militaires » (Dufief 480).

Dans les premières aventures, le héros se rend en Afrique et plus précisément en Algérie pour chasser le lion. Or, la conquête de l'Algérie est un événement récent à la publication du livre (1872) : l'annexion de l'Algérie à la République française se fait en 1848, mais l'effort de colonisation ne commence qu'après la révolte kabyle de 1870-1871, ajoutant au roman un élément d'actualité. Dès 1860, Daudet contribue à plusieurs journaux, notamment *Paris-Journal*, *L'Universel* et *le Figaro*. Il suit de près la controverse complexe qui oppose « les partisans du régime d'administration militaire, héritier et continuateur de la conquête, à ceux d'un régime d'administration civile qui aurait assimilé l'Algérie à la France métropolitaine » (Astier Loufti 6). Si Daudet partage la position antimilitariste et anti-arabiste des colons, « opinion largement répandue à la

fin du Second Empire » (Astier Loufti 12), la satire algérienne qu'il fait dans *Tartarin de Tarascon* n'a pas une grande portée politique ; toutefois, elle apporte « une confirmation d'un échec qui était largement reconnu », « faisant nettement de l'exemple algérien un épouvantail sur la route des prochaines tentatives d'expansion » (Astier Loufti 12).

La plupart des critiques ont relevé le thème colonial présent dans *Tartarin de Tarascon* et dans *Port-Tarascon*, mais ils peinent à emboîter le chaînon intermédiaire qu'est *Tartarin sur les Alpes*. Beaucoup plus discret car situé dans une région familière (au lieu d'une région exotique, au sens propre du terme, comme l'Algérie ou l'île de Port-Tarascon), le thème colonial est présent dans les « nouveaux exploits », du moins sous la mentalité de conquête : Myriam Kissel consacre un article affirmant et l'importance de la conquête dans *Tartarin sur les Alpes* et établissant la continuité de la trilogie :

Tartarin sur les Alpes annonce toute une révolution sociale et culturelle, celle du tourisme, en ce sens que l'aventure (la conquête des sommets, et aussi le rêve du voyage exotique dans le désert ou sur une île) peut revêtir une autre dimension de l'optique coloniale, c'est-à-dire politique et économique. (186)

Deuxième roman de la trilogie de Tartarin composé par Alphonse Daudet, *Tartarin sur les Alpes* est le récit d'un Provençal vantard, rêvant de gloire et d'honneur afin d'en mettre plein les yeux aux membres de son village de Tarascon. Ce Don Quichotte en herbe, à peine rentré de la chasse aux lions en Algérie, ainsi que le relate le premier roman, *Tartarin de Tarascon* (1872), se voit obligé de se lancer dans de nouvelles aventures afin de sauvegarder sa réputation. Quel plus grand défi que de gravir

les plus hauts sommets de l'Europe ? Le voilà donc en route pour les Alpes, côtoyant toutes sortes d'individus et découvrant la Suisse et ses habitants.

Au premier abord, *Tartarin sur les Alpes* n'est que le récit d'un méridional en quête d'aventures et de gloire qui se lance dans l'ascension des montagnes afin de prouver à ses compatriotes tarasconnais qu'il mérite bien de rester le Président du Club des Alpines du village. Cependant, au fur et à mesure de la lecture, il est évident que l'auteur désire communiquer un message sous-jacent : en dessous des couches d'humour et de fantaisie paraît la critique sociale à l'encontre de ces touristes bourgeois qui envahissent et transforment l'espace alpin. Cette exploitation de l'espace montagnard révèle le dictat que l'argent et le profit exerce dans la région, cet impérialisme touristique qui dépossède les paysans de leur terrain agricole pour en faire un territoire de rentabilisation et les rend complices de cette mutation en les habillant d'uniformes de portiers, cuisiniers, femmes de chambre. Cela dit, il n'épargne pas son héros : Tartarin a échangé son uniforme de chasseur de lions pour celui de l'alpiniste ; alors que le titre nous annonce des « exploits », on témoigne au contraire de ses piteux efforts héroïques. Même s'il réussit à gravir la Jungfrau et arrive près du sommet du Mont-Blanc, sa maladresse et sa déconfiture fait sourire : il n'a tout simplement pas l'étoffe d'un alpiniste.

Enfin, le thème et la narration de *Tartarin sur les Alpes* révèle l'imaginaire de la conquête ancré dans la société française de l'époque. Comme dans ses premières aventures, le thème colonial est présent, bien que subtil, car situé dans les Alpes suisses et françaises, ce qui va à l'encontre de la perspective traditionnelle de colonie. Cependant, on y retrouve les mêmes éléments « exotiques » qui sont présents dans la littérature

coloniale, tels que l'exploration, le danger, l'exil et l'isolement, ainsi que le combat contre le climat et la nature. Alors que dans les *Aventures Prodigieuses*, Tartarin se rend dans le désert (l'inexplorable, synonyme d'exil et de solitude), dans *Tartarin sur les Alpes*, il se trouve isolé dans la haute montagne où nulle créature ne peut survivre le froid et le manque d'oxygène ; en Algérie, il fait face à des animaux sauvages et à des Arabes remontés, en Suisse, il court le risque d'être enseveli par une avalanche et d'être assassiné par des Nihilistes russes !

Alphonse Daudet est le précurseur du roman de montagne : il voit en la Suisse le lieu idéal pour *Les Nouveaux Exploits du héros tarasconnais*, et est le premier à faire découvrir la haute montagne, « restée longtemps un domaine inexploré, sur le domaine littéraire » à travers la fiction, renouant « avec la tradition du roman d'aventures exotique » (Dufief 486).

Il se rend en Suisse à plusieurs reprises afin d'y faire une cure et de passer du temps loin de la ville accompagné de sa femme. Il apprend en 1884 qu'il est atteint d'une maladie à la moelle épinière qui le fait souffrir atrocement et se tourne vers le rire pour le distraire de la douleur.

De ses visites à la montagne, il écrit de nombreuses notes. Tout en ridiculisant la vie d'hôtel, il voyait déjà l'ébauche d'une œuvre dans ce décor qu'il admire :

Son état de santé ne lui permet que des excursions faciles, et non des ascensions périlleuses. C'est assez pour enrichir son expérience. Et puis il sait écouter. Il entend les touristes et les guides. Il devine à quel point l'alpinisme peut favoriser les extravagances. (Curtis 10-11)

Et qui connaît mieux les extravagances que Tartarin ? Notre bonhomme du Midi ne peut se reposer sur ses lauriers de ses premières aventures, il est temps qu'il se secoue pour se lancer dans de « nouveaux exploits ».

Un des thèmes centraux du roman colonial, la « femme exotique » dont « l'attrait sensuel [...] suscita l'imagination des écrivains et l'intérêt des lecteurs » (Yee 8) et qui est exploité dans *Tartarin de Tarascon* joue également un rôle prépondérant dans *Tartarin sur les Alpes* sous les traits sous le visage de la jolie russe, Sonia.

Mais cette « femme exotique » n'apparaîtrait-elle pas également sous les traits de la montagne elle-même ? La montagne, féminine et vierge, décrite par les romantiques dans toute sa splendeur, sous sa robe de neige, n'est-elle pas conquise par l'alpiniste, héros masculin par excellence ? N'est-il pas symbolique que la première ascension de Tartarin se fasse justement sur la « Jungfrau », c'est-à-dire la « jeune femme » ou la vierge ? Dans *Montagne et Symboles* (1988), René Jantzen s'attarde sur la personnification de la montagne à travers la littérature et sur sa féminité et l'amour-passion dont elle fait l'objet. Citant Russel, « l'homme qui aime tant vivre dans les grottes qu'il a creusées dans les glaciers » :

On adopte une montagne, on l'épouse, on l'adore, on la présente fièrement à ses amis et on finit par lui trouver tant de vertus et de beautés, par l'idéaliser à un tel point, qu'on n'a plus (...) d'amour pour elle. J'en suis arrivé là pour le Vignemale. A force d'y vivre, j'en suis devenu tout à fait amoureux. (Russel cité par Jantzen 148)

La fiancée vertueuse et idéale finit inévitablement par redevenir une femme imprévisible et sauvage avec qui l'homme doit lutter pour la dompter, toujours envouté par sa beauté

exotique afin de la soumettre, de la posséder. Il ne peut se contenter de la simple affection qui savent prodiguer les yeux, mais il se laisse emporter par « l'éternel désir d'orgueil et de possession, l'initial péché contre l'amour » (Giono 13), et à nouveau, elle fait l'objet de la conquête de l'homme :

Il était bien le souverain de cette terre glacée, de ce monde hallucinant, déchiré, déchiqueté, de cet univers de masses épaisses, de cet infini de pointes et de cimes ! Il avait *conquis* une à une ces parois de vertige, *soumis* un à un ces sommets perdus en plein ciel, *dompté* ces crevasses, *asservi* ces arêtes. Il regardait maintenant ces *ennemis vaincus* comme un dompteur accule du regard, dans un coin du cirque, son troupeau de fauves ! Il faisait l'inventaire de ses *victoires*, de sa vie. (Rouff 298)

Telle la femme exotique qui ensorcelle les colons et les distrait de leur but et mission conquérante, la montagne envoute, jette des sorts à ceux qui l'observent de trop près, leur faisant oublier patrie et famille. L'homme finit soit par succomber à ses charmes, soit il redevient lucide et achève de conquérir l'objet de sa passion.

Tartarin, lui non plus, n'est certes pas resté indifférent aux atouts de la femme exotique, qui tour à tour, se dissimule sous les traits de Sonia, la jolie russe aux pieds si délicats, qui lui enlève l'envie d'aventures et d'exploits, puis dans la beauté terrifiante de la montagne. Ce n'est que par les encouragements de ses compatriotes, venus lui apporter la bannière du Club des Alpines de Tarascon, qu'il se rappelle sa mission et ce qu'elle représente :

Ô sol natal, ô petite patrie dans la grande ! rien que d'entendre l'accent tarasconnais frémissant avec l'air du pays au plis d'azur de la bannière,

voilà Tartarin délivré de l'amour et de ses pièges, rendu à ses amis, à sa mission, à la gloire. (211-212)

Cette mission du héros-alpiniste est motivée par l'idéologie nationaliste : il joue à la politique. Tout comme le jeu d'échecs mimique une guerre et l'escrime les duels, l'alpinisme mimique la conquête et l'expansion européenne. L'alpiniste est un explorateur, un héros qui devient l'objet de l'intérêt national à travers la presse et la littérature. Il combat l'ennemi –indigène, animal, ou naturel, dans un territoire étranger, conquérant un espace vierge. Tel le templier des croisades, il porte l'étendard démocratique et se lance dans un combat symbolique entre le bien et le mal.

Dans *Tartarin sur les Alpes*, la conquête coloniale se présente sous deux aspects principaux : l'exploit et l'exploitation. On note la similarité étymologique de ces deux termes, le mot « exploitation » ayant pour racine celui d' « exploit », révélant le lien entre les deux actions qu'ils expriment. Le mot « exploit », du latin *explicitum*, définit une action mémorable qui, dans le cadre de l'alpinisme, correspond à l'ascension réussie d'un sommet élevé ; Tandis que le mot « exploitation » signifie « l'action de mettre en valeur en vue d'un profit » et, ici, fait référence non pas aux efforts alpins mais aux calculs bourgeois des touristes qui suivent les pas de leurs héros. Or, ce passage étymologique de l'exploit à l'exploitation se retrouve dans les efforts de colonisation, que ce soit dans les Alpes ou en Afrique. Ce sont d'abord les explorateurs et aventuriers qui sont envoyés en émissaires pour découvrir de nouvelles régions et qui font part de leurs observations et expériences. Ces dernières sont évaluées par les politiciens et économistes qui établissent alors la valeur stratégique et économique de ces régions pour commencer l'exploitation de celles-ci et de leurs ressources :

L'invention de l'alpinisme participe [...] au vaste mouvement de remise en question des certitudes du passé, justifiant l'exploration des régions encore inconnues. Dans cette période où les principales puissances européennes procèdent à l'inventaire des ressources de la planète et au partage du monde, la plupart des grandes expéditions, tout en visant la conquête de nouveaux territoires, s'attachent les services de scientifiques éminents... Toutes ces entreprises audacieuses comprennent une dimension à la fois aventureuse et savante. (Hoibian, *L'invention de l'alpinisme*, 126)

Tout comme les premiers colons d'Afrique sont suivis d'investisseurs financiers, les alpinistes marquent la voie au capital, et l'exploitation de l'espace montagnard se fait sous le nom de tourisme alpin et d'aménagement de l'espace.

L'exploit est l'essence même de l'alpinisme : Accéder au sommet soit pour la première fois, soit en faisant « comme si c'était la première fois ». C'est l'obsession de la conquête et non de l'exploitation qui donne sa valeur au sport, qui mimique le conflit, le combat, la notion de mission héroïque, pour redescendre « les mains vides », mais le cœur plein. Car l'alpiniste ne conquiert pas dans le but d'exercer sa domination sur les autres, c'est-à-dire les montagnards, mais plutôt afin de se conquérir lui-même. La rivalité entre alpinistes ajoute l'aspect ludique nécessaire au sport, mais en fin de compte, l'alpiniste cherche surtout à se prouver à lui-même qu'il est physiquement et mentalement capable et digne de l'épreuve qu'il s'est fixée. L'alpiniste est un explorateur, un héros, il représente la nation, il combat les éléments dans un territoire étranger, il conquiert un espace vierge.

Tartarin est la parodie de ce héros : après avoir lu les exploits de vrais alpinistes, il tient à renouveler leurs exploits et se rend en Suisse. Daudet marque l'importance que la littérature et la presse jouent dans l'implantation des idées et semble dire indirectement que c'est par leur biais que la psychologie de l'impérialisme s'est formée et s'est insinuée chez les Français :

Les romans ont joué un rôle qui n'est pas négligeable dans le développement d'un climat général, favorable à l'expansion, qui s'est établi progressivement en dehors des remous de la politique coloniale [...] [et] sous prétexte d'aventures et de pittoresque, ont familiarisé le public avec une image des pays conquis et de leurs habitants qui convenait à la colonisation. (Astier-Loufti 44)

C'est la lecture des mémoires de Whympet et Tyndall qui inspire Tartarin lors de ses préparatifs à son excursion alpine et le convainc de la part de gloire qui l'attend au sommet.

Mais la Suisse qu'il a étudiée dans ses livres a bien changée. Alors que Tartarin s'attendait à conquérir des terres sauvages et hostiles, il est constamment surpris (et déçu) de la facilité déconcertante et des services offerts pour « assister » les ascensionnistes. D'ailleurs son accoutrement et son chargement témoignent de son niveau de préparation et de son état d'esprit. Le terrain de jeu de l'Europe³ est devenu un véritable « souk » où touristes de toutes nationalités se retrouvent dans des hôtels gigantesques pourvus de téléphones et ascenseurs, y accédant par le chemin de fer ou funiculaire, comme promis par les voyages de la compagnie Cook.

³ Titre du livre de Leslie Stephen. *The Playground of Europe*.

Dès les premières pages de *Tartarin sur les Alpes*, et à travers tout le roman, le narrateur met en évidence l'exploitation capitaliste de la montagne avec « cet hôtel gigantesque » au sommet du Rigi-Kulm, dont l'apparition surprend notre héros (4). D'ailleurs, il interrompt même le récit pour exprimer son mépris : « Monter si haut, venir des quatre coins du monde pour voir cela... » Et justement, les touristes qui occupent les chambres du « Regina Montium » viennent de partout : Daudet, s'inspirant de ses visites à la montagne refait le tableau du melting-pot dont il a été témoin ; il flanque Tartarin de voisins russes, anglais, allemands, italiens et insiste lourdement sur leurs différences culturelles et ethniques, faisant libre emploi de stéréotypes raciaux. Tartarin, ironiquement surnommé « l'Alpiniste », est comme un cheveu dans la soupe : le narrateur insiste sur le contraste que le héros crée avec les autres convives. Voilà qu'un paysan du Midi aspire aux mêmes ambitions qu'un bourgeois parisien ; et le pire, c'est qu'il le fait de manière ostentatoire, sans savoir-faire, sans l'étiquette du ténor italien ou du diplomate austro-hongrois ! Daudet critique indirectement les conventions qui dictent les normes et les mœurs sociales et montre en fait que Tartarin a plus de chance de réussir dans son entreprise alpestre car il n'est pas handicapé par les dites conventions qui limitent la liberté de penser et d'agir.

Malgré tout, au cours de son séjour en Suisse, Tartarin réussit à tomber sur Bompard, un compatriote qui s'y est installé afin de tirer profit des touristes, se faisant passer pour un montagnard et jouant le guide. Pendant leur conversation, Bompard lui fait part d'un secret : la Suisse n'existe pas, c'est en fait « un casino panoramique, où l'on vient se distraire des quatre parties du monde et qu'exploite une Compagnie richissime » (117). Bien que son personnage passe à Tarascon pour un mythomane notoire, il y a une

part de vérité dans l'histoire de Bompard : le fait est que les spéculations et le tourisme ont véritablement transformé la face de Alpes avec l'implantation du chemin de fer, les stations balnéaires et les hôtels qui se multiplient. D'ailleurs, il n'en faut pas beaucoup pour convaincre Tartarin que les Alpes ne sont qu'un parc d'attractions : il n'en pensait pas moins lors de son passage au Rigi :

Il paya vite sa note où le coucher et le lever du soleil étaient comptés à part ainsi que la bougie et le service, et, toujours précédé de ce terrible bruit de ferraille qui semait la surprise et l'effroi sur son passage, il se rendit à la gare, car redescendre le Rigi à pied, comme il l'avait monté, c'était du temps perdu et, vraiment, faire trop d'honneur à cette *montagne artificielle*. (86-87 [je souligne])

La relation entre les touristes et les gens du pays rappelle étrangement une relation de maîtres à indigènes dans les colonies. On voit la même supériorité et manque de respect tout au long du récit, comme le montre l'échange entre Tartarin et la servante de l'hôtel : « Il fut par exemple bien près de se fâcher quand la servante bernoise, qui s'avancait un bougeoir à la main, toute raide dans son plastron d'or et les bouffants de tulle de ses manches, s'informa si monsieur désirait prendre l'ascenseur [...] Subitement radouci, il dit à la Suisse d'un ton aimable : « *Pedibusse cum jambisse*, ma belle chatte... » (6-7).

Tartarin sur les Alpes peut se considérer comme premier roman de montagne qui a catalysé le développement d'un genre littéraire. En 1886, Paul Hervieu publie *l'Alpe Homicide*, Maupassant n'est pas de reste et contribue au mouvement avec *l'Auberge* (1887), et la publication de romans et de nouvelles s'accroît surtout au tournant du siècle

avec *Le Poste des Neiges*, de Margueritte (1899), *Le Lac noir*, de Bordeaux (1902), *Le vertige des Cimes* (1907), mais finit par s'estomper pendant la Grande Guerre.

Rappelons que le roman colonial n'existe pas encore en 1885. *Tartarin de Tarascon* (1863) esquisse les premiers pas de cette littérature qui éclot à peine ; cependant, à travers notre étude de *Tartarin sur les Alpes*, on a relevé des éléments communs, établissant une continuité du thème colonial exprimée à travers le sport et la conquête symbolique des Alpes. Ces éléments (mission, exotisme, nationalisme, etc.) constitueront le noyau d'un nouveau genre propre à l'impérialisme colonial français, qui s'établit tout à fait avec la conquête du continent africain. L'imaginaire social de la conquête est un phénomène que l'on peut déjà observer dans les années 1880, à travers certaines œuvres littéraires de l'époque. L'évolution du roman colonial suit l'affirmation rapide de l'empire colonial français et se manifeste dans l'expression des sentiments à l'égard de l'espace et de l'Autre :

Car l'imaginaire fin de siècle, on l'oublie par trop, ne se résume pas aux chambres confinées, aux prières moites et au narcissisme névrotique des Décadents... toute une littérature de plein vent avait obéi à un mouvement centrifuge, s'était ouverte à de grands espaces pour rechercher l'Autre ailleurs qu'en soi-même. (Seillan 8)

Avec *Tartarin de Tarascon*, Daudet reconnaît et affirme ce « mouvement centrifuge », ayant le génie de transformer les chroniques et feuilletons de la presse, ainsi que des récits de voyage, en sujet romanesque. En ressuscitant le personnage de Tartarin, il transpose la mentalité de domination au monde alpin, reconnaissant la complexité de la psychologie impérialiste.

IV. Édouard Rod, la voix des montagnards dans *Là-haut*

L'auteur populaire des années 1880, Edouard Rod, surnommé l'« Anatole suisse » pour être tombé dans l'oubli après sa mort (1910) après avoir été reconnu dans les grands cercles littéraires de l'époque, contemporain de Zola dont il fut l'ami, Rodin et Proust dont il fut l'un des premiers admirateurs, laisse une œuvre riche de romans et recueils de nouvelles, pièces de théâtre, études critiques et articles dans des publications françaises, suisses, italiennes, anglaises et américaines.

Le jeune Edouard Rod s'installe à Paris où il est vite introduit dans le monde littéraire et où il découvre l'œuvre de Proudhon, Vallès et Baudelaire et rencontre Alphonse Daudet, grâce à Nadar, lequel l'aide aussi à publier ses premiers articles et romans. Grand admirateur de Zola dont l'amitié sera une des plus importantes de sa vie, il participe aux rencontres du *Groupe de Medan*.

En automne 1886 Édouard Rod quitte à contrecœur Paris pour Genève où il a été nommé professeur d'Université, bien que son œuvre connaisse beaucoup d'opposition en Suisse pour des raisons nationales, religieuses et morales. Durant son professorat, entre 1886 à 1893, son œuvre connaît une période d'expansion littéraire. Il écrit plusieurs romans pour la *Revue des Deux Mondes* et quelques critiques pour le *Figaro*, le *Journal des Débats*, *Le Gaulois*, et le *Cosmopolis*. Il présente une production théâtrale—*Michel Tessier*, avec le soutien de Dumas fils, et forme de nouvelles amitiés, notamment avec Porto-Riche et Gide.

1895 marque un tournant dans la vie d'Edouard Rod avec la mort de son père puisque c'est après cet événement tragique que l'auteur de *Là-haut* se tourne vers les montagnes suisses : entre 1896 et 1897 il se rend à plusieurs reprises à Salvan (dont il

s'inspire pour la création du village de Vallanches) et visite aussi d'autres villages montagnards suisses.

La Suisse a été victime de l'appétit des nations puissantes qui l'encerclent. Bien qu'elle soit devenue une République en 1798, elle reste sous le protectorat français qui annexe la ville de Genève contre son gré. Un an plus tard, elle devient le champ de bataille de l'Europe et, affaiblie par son instabilité politique et le chaos créé par la guerre—notamment l'occupation russe qui laisse des traces dans la littérature, et les révoltes civiles, elle devient la proie facile de Bonaparte, qui se nomme « Médiateur des Suisses ».

Grâce à la paix et la stabilité retrouvées, la Suisse prend part à la révolution industrielle et réussit dans l'industrie du textile. Comme en France, le pays est organisé en cantons, transformant l'équilibre social en réconciliant les anciennes valeurs aristocratiques et les nouvelles élites sociales ; cependant, elle est aussi « amputée d'une partie de ses territoires qui appartenaient historiquement à sa zone d'influence » (Francillon 334), y compris le Valais (région où se trouve le village de Salvan), qui oppose une résistance passive.

A la chute de l'Empire, la Suisse déclare son indépendance et décide de garder son unité accueillant les nouveaux cantons dans la Confédération. Dès que « Le Congrès de Vienne, qui redécoupe la carte de l'Europe reconnaît l'indépendance de la Suisse et sa neutralité perpétuelle» (Francillon 337), les grandes puissances européennes acceptent le nouveau statut de la Suisse dans le second Traité de Paris de novembre 1815, car « l'inviolabilité de la Suisse et son indépendance de toute influence étrangère sont dans les vrais intérêts de l'Europe entière ». Alors que politiquement la Suisse évite d'être

avalée par les Empires qui l'entourent, ces derniers parviennent néanmoins à la conquérir symboliquement, tout d'abord grâce à la présence des alpinistes, puis par l'exploitation touristique de son espace et de ses ressources. Alors que la Suisse avait enfin proclamée son indépendance et sa neutralité (1815), les étrangers trouvèrent une manière plus subtile de la conquérir ; d'abord, les Anglais envoyèrent les premiers explorateurs, sans prétentions politiques, mais apportant tout de même leur drapeau et leur culture. Les alpinistes britanniques devinrent bientôt les « rois des Alpes » et furent rejoints par des concurrents européens. Il fallait bien qu'ils mangent et aient un logis pour dormir entre leurs expéditions. C'est ainsi que les explorateurs firent place aux spéculateurs et aux touristes, et la concurrence se fit dès lors dans des termes capitalistes.

Le Valais, où se situe Salvan (Vallanches dans *Là-haut*), se distingue des autres régions suisses par sa résistance légendaire aux invasions et influences externes : au cours des XVIe et XVIIe siècles, les Valaisans et les cantons catholiques s'opposèrent résolument à la Réformation et réussirent à déclarer « que le Valais demeurerait attaché à la foi catholique (1603) » (Gay 202), malgré la forte présence protestante dans le reste de la Suisse. De même, entre 1798 et 1848, le valais opposa une ferme résistance aux tentatives d'annexion de l'Autriche et de la France. Il est donc significatif, que malgré son esprit indépendant et son succès à repousser les invasions impériales de ses voisins, le Valais finit par succomber à une autre forme d'invasion, celle du tourisme.

Conscient des enjeux culturels et identitaires de cette « colonisation », Edouard Rod écrit *Là-haut* donnant pour la première fois, la voix au montagnard qui regardent, impuissants, leur habitat se transformer sous leurs yeux.

C'est un certain Edouard Béraneck, comme l'indique la dédicace, qui introduit Rod à l'alpinisme : de ce « cher ami » qui lui a « appris à aimer la montagne », on connaît peu. Une chose est sûre, c'est qu'ils avaient un « ami très cher » en commun, un compagnon suisse du nom d'Emile Javelle dont les *Souvenirs d'un Alpiniste* (1886) —qui connurent un grand succès, ont grandement influencé l'écrivain de *Là-haut*.

Bien que Suisse d'origine, ce n'est que vers la fin de sa vie qu'Edouard Rod se tourne vers ses montagnes natales, fatigué du rythme et du bruit de la vie parisienne. Après ses premiers amours pour la capitale littéraire, il ressent une nostalgie pour son pays d'origine, n'ayant jamais oublié sa nationalité et ses origines. C'est en 1891 qu'il commence à écrire la partie suisse de son œuvre, avec les collections des *Nouvelles Romandes* et les *Scènes de la Vie Suisse* (1896), ainsi que les deux romans *L'Innocente* (1896) et *Là-haut* (1897).

Rod souffre également de neurasthénie et cherche, à la montagne, le calme nécessaire pour se remettre de sa condition. Cependant, tout écrivain de mœurs qu'il soit, Edouard Rod trouve, dans l'image du village suisse, l'objet d'une étude morale du milieu, symbolique de la situation sociale en France et en Europe :

Rod's admiration of the sublime simplicity of mountain life increased as his visits became more frequent to Salvan, Montane, Gingins, and Fournex, in order to convalesce from his neurasthenia. Furthermore, he discovered in alpinism a conflict of personal values as fundamental as those in the *montagnards'* life. It was above all in the writings of Javelle that Rod found "l'expression directe et spontanée de cette passion très noble" based in the "âme de la montagne". (Lerner 148)

Ce conflit de valeurs personnelles et le contraste entre deux mondes— celui du village encore non souillé des aspirations et ambitions modernes de la vallée représentant l'expansion impérialiste démocratique, sont accentués par la lutte de l'ascension, symbolique de la quête morale de l'individu : « La montagne devient ...une sorte de symbole, et l'ascension représente le conflit perpétuel où nos âmes sont engagées » (Rod, *La Montagne Suisse*, 405). C'est le village de Salvan, souvent visité par l'auteur, qui servira de modèle à Rod pour étude morale et sociale à travers son roman de *Là-haut* (1897).

Le récit commence avec la découverte d'un petit village suisse, Vallanches, situé au-dessus des stations touristiques. Cette découverte est faite à travers le personnage de Julien Sterny, un jeune homme qui, tout comme l'auteur, est suisse d'origine, a fait ses études à Lausanne et a quitté la Suisse pendant une longue période. Cependant, Julien y retourne pour échapper à son passé tumultueux : après avoir vu sa maîtresse mourir sous ses yeux, tuée par un mari jaloux, il fuit dans la montagne afin d'oublier et d'être oublié. Vallanches est un petit village traditionnel, calme, pauvre mais heureux. Ses habitants sont unis par les défis d'une vie dure, vivant des maigres récoltes que leur donne la terre de leurs ancêtres, mais fiers de leur indépendance. Cependant, ils sont peu à peu gagnés par la soif de l'argent (surtout les jeunes), communiquée par le spéculateur de la région, Rarogne, qui sent une bonne affaire dans la modernisation du village. Un incendie qui détruit une partie centrale du village, précipite ce projet, et bientôt le chemin de fer, symbole de progrès, envahit Vallanches, déversant touristes et étrangers et chamboulant à tout jamais la tranquillité de ses habitants.

Le ton du récit est négatif et fait pressentir quelque malheur : il faut dire qu'Edouard Rod était très affectionné de la Suisse traditionnelle et regrettait la modernisation des montagnes qu'il voyait comme une invasion et une dépossession des terres qui finit par transformer l'identité des habitants. Ceux-ci perdent plus que leur territoire, mais aussi leurs conditions existentielles, leurs coutumes, et leur fierté. De pâtres, bûcherons, et paysans libres, ils deviennent les serviteurs des étrangers de la ville, jouant le rôle de femme de chambre, de porteur et d'hôtelier, subissant l'imposition d'un style de vie autre que le leur.

Dans la lecture de *Là-haut*, on voit distinctement les motivations impérialistes condamnées par le narrateur : tout d'abord, les motivations économiques sont flagrantes, puisqu'il s'agit de l'avènement du tourisme et du profit qu'il apporte aux investisseurs. On voit le rôle que joue le capital dans le processus de modernisation du village et celui de l'argent dans la division de sa population qui se tourne contre elle-même :

Des mirages se dressaient au bout de leur horizon si borne, leurs propos créaient un nouveau Vallanches : les humbles chalets noircis, les *raccards* où le foin s'entasse, établis sur leurs pilotis comme des habitations lacustres, disparaissaient pour faire place à de belles maisons blanches, à de vastes hôtels, à tous les outils de cette « industrie des étrangers » qui fabrique des millionnaires. (50)

Les mots « argent », « industrie », « profit » et « affaire » parsèment le roman pour contaminer les conversations de tout et chacun car « [N]'importe, on devient malin dès qu'il s'agit de gagner de l'argent » (55) : les relations en pâtissent car on commence à combiner un moyen d'avoir l'avantage sur l'autre. Cette communauté qui était au début si

amicale et si unie, est peu à peu transformée par l'appât du gain qui joue sur la pensée de l'individu et détruit la cohésion du groupe qui faisait sa force face aux envahisseurs étrangers :

Quels seraient les premiers servis ? Lesquels auraient la meilleure part ?
[...] Ceux qui verraient clair dans ce mystère gagneraient plus d'argent en deux ou trois ans, rien qu'en allant chez le curial, que leurs pères n'en avaient économisé en six générations de travail et d'économie. (59)

A l'économie et au travail, s'opposent le crédit et les spéculations. Les patriarches ont beau essayé de convaincre les jeunes des conséquences néfastes que la modernisation du village va entraîner, ceux-ci ne peuvent se contenter de la vie de leurs parents. Le XIXe siècle, c'est le siècle du progrès et « gare à ceux qui se mettent en travers du progrès » (88) ! Le rêve d'être riche les gagne tous telle une infection, mais la contagion n'atteint personne aussi sévèrement que Gaspard Clêvoz. Or, son père n'est autre que « Vieille-Suisse », ainsi surnommé car il est l'âme, le chêne du village, « un vieux de la vieille, un vrai Valaisan des temps anciens », « un grand gaillard, le seul qui conservât la costume national » (40). Cette opposition du père et du fils est symbolique du conflit générationnel qui existe entre les jeunes et les vieux vis-à-vis du progrès. Autant « Vieille-Suisse » est attaché à son vieux chalet, aux traditions et aux coutumes du pays, autant Gaspard a d'ambition et rêve de s'imposer comme le propriétaire du meilleur hôtel du village.

A son arrivée à la gare, le narrateur réfère à Julien comme à « l'étranger », contrastant avec les gens du pays. Même s'il est né et a fait ses études en Suisse, sa description: « jeune encore, [...] long, svelte, robuste malgré sa minceur, il avait une fine

tête aux traits nets, bien accentués, le front droit, le nez mince, un teint de roux, des cheveux très blonds, une barbe légère, aux tons plus fauves, qui semblait mousser autour de son menton, des clairs yeux à reflets d'acier, d'une mobilité inquiète, qui cherchaient toujours, ne se fixaient jamais, se voilaient souvent » (11) s'oppose à celle du montagnard qui lui sert de « porteur » : c'était un solide gaillard, aux membres lourds, aux fortes ossatures, [à la] peau tannée, remuant avec lenteur, comme si [ses] mouvements eussent été gênés sur le sol plat » (10).

Ces descriptions seraient typiques dans la littérature colonialiste avec le contraste entre l'étranger aux traits fins, au corps long et mince et aux cheveux blonds, et le sauvage à la peau sombre, aux mouvements lents. De plus, son porteur— terme que l'on retrouve également dans la littérature coloniale, renforce la distinction entre lui et Julien en l'appelant « Monsieur », alors qu'il interpelle ses compatriotes par leurs noms ; de même, les titres sont employés à l'égard de tout étranger, peu importe s'il est un régulier ou non, comme Volland, qui vient chaque année faire de l'alpinisme et qui cause amicalement avec les gens du pays. Cette distinction accentue le thème impérialiste sous-jacent, et le vocabulaire de la conquête et de frontière, renforcé par le contraste entre la vallée et là-haut (expression éponyme qui reparaît tout au long du récit), ne laisse aucun doute sur le message du texte. A travers les yeux de Julien, on témoigne de la transformation du village et de son évolution à partir des premières « explorations » spéculatives de Monsieur Rarogne, jusqu'à la dépossession des terres et l'invasion des touristes et du chemin de fer.

Alors que dans le premier chapitre, les montagnes sont peintes dans toute « leur grandeur isolée », comme des géants écrasant la vallée, l'étranglant « pour la séparer du

monde », et que la vallée, entourée de marécages, est dominée par leurs « airs de murailles » et comme « rétrécie » dans leur ombre, à la fin du roman, la vallée triomphe des géants en s'unissant à elle par le biais du chemin de fer, enchaînant à tout jamais Samson aux yeux crevés par les séductions de la civilisation. Et au narrateur de renchérir :

Que vaudra celui qui naît à la place, si différent, agité, convulsif, hardi, ambitieux ? Sera-t-il meilleur, sera-t-il plus heureux ? Nos pauvres regards bornés ne le pénètrent pas ; quand nous les promenons autour de nous sur le travail confus du monde nouveau qui se forme, hélas ! tout ce que nous voyons, ce sont les souffrances, les deuils, les misères de ce douloureux enfantement...(212)

A la conquête du village, s'associent deux autres types conquêtes : celle de Julien sur lui-même et la conquête amoureuse avec la romance de Julien et Madeleine ; cette explosion de métaphore renforce le rôle que joue la montagne dans la psychologie humaine de l'époque. La notion de défi et d'obstacles à surmonter, ainsi que la lutte et le désir de contrôle de soi, deviennent l'expression de tous les aspects de la vie et font de la montagne le lieu idéal pour l'expression de ces ambitions et désirs, comme le montre Julien. Bien qu'il exprime l'idéal romantique de préserver la nature à son état sauvage, il ne peut s'empêcher de lutter contre son passé et de chercher à tout prix à avoir Madeleine. Sa transformation— changement de vie et adhésion à des principes moraux, ainsi que le fait qu'il ait conquis le cœur de sa bienaimée, parallèlent la victoire de Monsieur Rarogne sur village.

Au début du récit, Monsieur Rarogne possède déjà plusieurs hôtels dans les stations aux alentours et « dans tout le Valais » (19), mais il est du pays sans être accepté par ses compatriotes car provient d'une famille illustre dans l'histoire du pays : « Sa famille a fourni des contes-évêques à Sion, des capitaines-généraux du Valais, des héros et des bandits qui ont fait couler bien du sang dans les eaux du Rhône », « des tyranneaux, [...] vaillants, cruels, pillards, retors, ambitieux » (41). La pomme ne tombe pas loin de l'arbre puisque Rarogne est lui-même « un créateur d'œuvres du diable [...] qui fait surgir du sol les grands hôtels...monnaye les paysages [et] met les glaciers en coupe réglée » (42). Monsieur Rarogne, lui, ne s'impose plus par la force des armes, il s'insinue dans la vie du village par celle des mots. Il emploie d'abord la flatterie (complimentant le vin de l'aubergiste) et la politesse intéressée, puis il fait libre usage des mots « progrès » et « modernité » qui deviennent son étendard de mission soi-disant noble et civilisatrice. Seul Volland, poète en visite annuelle à Vallanches pour y faire des excursions alpines, voit sa vraie nature :

C'est lui qui leur (les villageois) a tourné la tête à tous. Faut-il que le tentateur soit habile pour avoir ébloui jusqu'à ce brave Clêvoz (Vieille Suisse), que vous voyez fumez sa pipe et qui roule Dieu sait quels projets de lucre dans sa vieille tête honnête. (42)

Rarogne fait la conquête du village, avec l'assistance de « banquiers anonymes » (92), en trois étapes successives : le déracinement des anciens et de leurs traditions, la dépossession des terres, et la transformation par l'invasion de la modernité et l'installation du chemin de fer achèvent le passage du monde traditionnel au monde moderne.

Tout d'abord, on voit la disparition progressive de la vie communautaire à travers l'enlèvement de trois symboles-objets traditionnels : la fontaine du village, le banc des vieux, et la désacralisation du cimetière des ancêtres. A Vallanches, la fontaine est aussi centrale que le clocher de Marcel Proust : elle symbolise la vie et sert plusieurs rôles au village ; en plus de sa fonction première d'épancher la soif des villageois et des voyageurs, elle sert aussi de lavoir aux femmes qui s'y retrouvent chaque soir pour y laver le linge et bavarder, elle joue donc un rôle ritualiste ; elle sert aussi d'abreuvoir aux chèvres et aux chamois, assurant la survie du village. Non seulement la fontaine apporte la vie au sens littéral, mais elle donne vie au village par l'échange qui y a lieu, par le partage qui s'y fait. Lorsque cette fontaine, qui n'est en fait que « deux troncs d'arbres évidés, abrités par un toit d'ardoise » (22), est remplacée, suite à l'incendie, par « un beau bassin de pierre, où des goulots de cuivre versait en jets comprimés l'eau froide, abondante et claire » (88), cela bouleverse le rythme de la vie quotidienne du village, mais ce n'est pas pour autant un choc car déjà, la soif des villageois s'éteignaient ailleurs : aux flots réguliers de la fontaine, le vin, la bière du cabaretier couplés au « breuvage d'ambition » avaient longtemps fait concurrence. En effet, Rarogne qui avait complimenté le vin de l'aubergiste lors de sa première visite, avait fait de sa « petite cabane » son quartier général, sachant que l'alcool avait le don de délier la langue et s'alliait merveilleusement à ses intérêts :

Ces paroles les grisaient, les Vallanchais, plus que le vin doré qui coulait dans leurs verres : car leurs robustes têtes, faites à l'alcool comme au vertige, ignoraient ces ivresses-là, ce breuvage d'ambition, de lucre, de cupidité que Rarogne leur versait à larges rasades. Les jeunes, excités

comme le moût qui fermente, sentaient bouillonner en eux de confuses idées, que l'un d'eux, parmi les plus débrouillards, allait bientôt se charger d'exprimer ; les autres ne réfléchissaient plus, prêts à s'emballer à leur tour ; s'ils se taisaient encore, ce n'était plus que par un reste obstiné de réserve prudente, qu'un dernier verre et un dernier discours allaient sans doute emporter. (83-84)

Et c'est par les belles paroles et le vin que Rarogne finit par conquérir le village, et lorsque les villageois se rendent compte qu'ils sont en train de perdre, morceau par morceau, leurs terres et leur dignité, il est déjà trop tard :

Oui, c'était un peu tard : depuis trois ans que Rarogne allongeait ses racines dans le vieux sol du pays, il avait conquis son coin, qu'il conserverait en l'élargissant... Il serait le maître, [...] un seigneur d'une nouvelle sorte, qui, pour n'avoir d'autres droits que ceux conférés par l'argent, n'on est ni moins puissant ni moins redoutable. Quant aux eux, indépendants la veille, rois chacun dans son petit domaine, ils ne seraient bientôt plus [...] que ses portiers, ses sommeliers, ses charretiers, ses guides. (181-182)

Le village traditionnel est basé sur un système patriarcal où les anciens régulent les affaires administratives et prennent les décisions concernant la communauté, et où les ancêtres sont honorés et vénérés. Comme au temps de la Révolution française où le roi devient de trop, même gênant, les révolutionnaires se rendent compte qu'il est nécessaire de détruire tout indice du passé pour construire une nouvelle nation, qui soi-disant ne s'appuierait pas sur des fondations défectueuses, les « conspirateurs »

modernes décapitent les valeurs et les symboles traditionnels, c'est-à-dire le chalet de Gaspard Clevôz (Vieille-Suisse) et le banc des vieux.

Le chalet de Vieille-Suisse est situé près de la fontaine, sur la place, en face de la « nouvelle Maison de Commune »--bâtiment administratif établi peu après l'organisation de la Suisse en cantons, à l'initiative de Bonaparte, et est décrit comme un « beau chalet [...] dont le vieux bois bruni semblait braver les siècles » (39), « solide » comme son propriétaire ; mais lorsque son fils Gaspard s'entête à le moderniser et s'endette dans les projets de transformation, « l'autorité, l'influence et la considération de son père s'étaient effondrées avec le vieux chalet » (89). Et ce déracinement de Vieille-Suisse dont même la « tête semblait sculptée dans une racine d'arbre » (40) va le tuer et assurer la « débâcle » du village.

Le déracinement des anciens et des ancêtres entame la dépossession du village par les spéculateurs et les étrangers, ainsi que l'exprime le narrateur en mentionnant la disparition du banc des vieux : « ...le banc des vieux n'existait plus ; et parfois on les voyait passer, les pauvres octogénaires *dépossédés* de leur refuge, appuyés sur leurs cannes, avec des regards d'inutiles regrets vers cette place affectionnée... » (184, je souligne).

Mais c'est dans le bouleversement du cimetière qu'on observe ce déracinement, à la fois littéral et symbolique :

Le champ de repos si paisible, où les familles dorment en groupes fidèles, venait d'être bouleversé comme un terrain qu'on défriche. Des débris de croix jonchaient le sol. La terre sainte était remuée et retournée comme pour des semailles [...] Dans un coin, contre le mur de l'église, il y avait

un tas d'ossements jetés pêle-mêle, tibias sur fémurs et clavicules ; les os des ancêtres oubliés, morts depuis trop d'années, dont les noms s'étaient effacés sur les croix, que leur petits-neveux ne visitent plus le dimanche, les restes anonymes des pauvres morts aux âmes négligées, privés de prières, qu'on chassait maintenant de leur dernier asile. (142)

Ce passage montre que l'autorité des ancêtres est supplantée par celle de l'argent ; ce sont ceux qui ont le pouvoir d'achat et du capital, qui vont jusqu'à désacraliser les tombes des « pauvres morts » pour faire de la place aux nouvelles constructions, aux invasions de la modernité avec son chemin de fer. Car, une fois les anciens déplacés, dépouillés de leurs rituels et traditions, les jeunes, orphelins, se soumettent au bon vouloir et à la vision diabolique de Rarogne, qui leur adresse la parole comme un père, lorsqu'ils expriment des doutes : « Vous voyez bien, par mon exemple, qu'il ne faut pas avoir peur ! Mais vous avez peur du chemin de fer, peur du *Grand-Hôtel*, peur de moi, peur de tout, en vrais enfants que vous êtes (81). Et tel le joueur de flûte qui hypnotisa les enfants de Hamelin pour les mener à leur perte, Rarogne les aveugle par des rêves de fortune, pour finalement s'emparer du peu qu'ils ont et de leur liberté en les endettant et les faisant siens.

Le processus de dépossession est déjà entamé depuis longtemps ; même avant la visite fatale de Rarogne qui a lieu au début du roman. En fait, il a commencé dès que l'« étranger » a eu connaissance de Vallanches. Même si certains comme Volland et Julien, ainsi que les autres habitués, professent le besoin de conserver l'état naturel et traditionnel du village, ils n'en sont pas moins responsables de sa « métamorphose », comme l'indique le narrateur :

Depuis des siècles, en effet, le village vivait de sa vie propre, enfermé dans le repli des Alpes où fument ses cheminées, où ses herbes ondulent, où murissent ses blés. Sans doute, ses familles augmentant trop pour que le sol pût les nourrir, il essaimait à travers le monde : ses chèvres portaient leur lait aux habitants de la ville, il envoyait ses ardoises dans des pays lointains ; les plus entreprenants s'en allaient jusqu'en Tunisie pour le commerce du tartre qu'ils avaient inventé. Mais il restait impénétré de tout élément étranger : de sorte que les Vallanchais formaient comme une grande famille où l'on s'entraide les uns les autres, si même on se dispute quelquefois. Leurs querelles, leurs procès, qui s'arrangeaient presque toujours avant d'arriver au tribunal, ne les empêchaient point de vivre unis, en somme, retenus ensemble par une espèce de solidarité fraternelle, toujours prêts à se mettre d'accord pour améliorer leur lot ou faire face à leur ennemi communs. Comment eussent-ils, sans cela, conquis leur vie au jour le jour, sur l'avarice de leur sol ? (180)

Ce passage est vraiment clé à la compréhension du besoin de conquête qui démangeait l'homme du dix-neuvième siècle : alors qu'à travers tout le roman on est témoin de la conquête et de l'exploitation du village par les étrangers, les villageois eux-mêmes participaient à un mouvement d'expansion *nécessaire* (même aux efforts de colonisation de la Tunisie) à la survie et à l'amélioration de leur qualité de vie. On comprend alors que ce besoin de conquête fait partie de la nature humaine, et que s'il est si flagrant à la fin du dix-neuvième, c'est qu'il s'est exprimé à plusieurs niveaux et avec une force exacerbée

par la révolution industrielle et les progrès techniques qui rendent plus facile l'exploration et le voyage.

L'histoire de Vallanches, telle qu'elle est racontée par Edouard Rod, c'est aussi l'histoire de la France et de l'Europe qui, après l'avènement de la modernité, ont dû passer par une crise identitaire similaire, remettant en cause les traditions de leurs pères— remise en question des régimes patriarcaux avec le rejet de la monarchie et de l'Église en France, par exemple, et se laissèrent guider par la nouvelle classe sociale, la bourgeoisie, qui exploita ses nouveaux convertis dans les mines et les fabriques au nom du progrès et du capital. Mais, comme on le voit à travers les personnages-clés du roman (Julien, Rarogne, Gaspard Clevôz, etc.), ce désir de conquête ne se limite pas à un mouvement social, mais il se traduit aussi au niveau individuel dans des formes diverses, telles que la conquête de ses démons et la conquête de Madeleine pour Julien, celle des montagnes pour Volland qui finit par mourir d'un accident d'alpinisme, et celle de son indépendance et de la richesse pour Gaspard qui se rebelle contre son père, le Vieux-Suisse en démolissant le vieux chalet pour y construire un hôtel.

Conclusion

L'homme moderne cherche encore et toujours à se distinguer par des exploits héroïques et la montagne reste un lieu privilégié d'aventures extraordinaires. Après être allé aussi haut qu'il a pu, il trouve toujours des moyens de rendre son expérience unique afin de conserver l'élément de conquête comme motivation ultime. Récemment, un jeune garçon de 13 ans a réussi à gravir le Mont Everest et est sur le point d'accomplir le défi qu'il s'est donné il y a quatre ans, qui est d'atteindre le sommet des sept pics les plus élevés du monde, avec un dernier sommet à conquérir. En effet, l'Américain Jordan Romero a déclaré à la presse que son plus grand rêve était de se tenir « on top of the world » depuis qu'il a été inspiré par une certaine peinture accrochée au mur de son école élémentaire, représentant les 7 sommets du monde. Ce nouvel exploit permettra à Jordan de battre le record de l'alpiniste le plus jeune à gravir Mont Everest, situé à plus de 8848 mètres d'altitude, prouvant par là qu'il est encore possible de rêver grand.

À la fin du XIXe, ces défis n'étaient pas affrontés par les individus seuls, mais étaient devenus un concours impérial servant à accentuer la supériorité nationale, même pour ceux qui affirment le contraire, tel Paul Bauer qui, en parlant de ses exploits dans les Himalaya, affirmait n'avoir besoin d'aucune cause et ne chercher aucun profit, mais être poussé par les seuls intérêts esthétique et scientifique. Pourtant, Bauer écrira un peu plus tard, dans ses mémoires, *Kampf zum der Himalaya*, d'un zèle et d'une « Krieg um Frieden », cherchant à égaler et surpasser les britanniques sur le Mont Everest, qui deviendra alors un but national (Kirchner 444).

En réalité, la montagne et le défi qu'elle représente changent selon la perception humaine et la période historique, mais aussi selon la région : nulle part ailleurs qu'en Europe voit-on des nations-empires se faire concurrence dans la conquête et l'exploitation des montagnes. Une fois, les Alpes conquises, ces mêmes nations se lancent à la chasse de nouveaux sommets, allant toujours plus haut, afin de se tenir « sur le toit du monde », symbolisant la montée sociale de la bourgeoisie. Cependant la compétition alpine, couplée à la concurrence impériale politique, économique et sociale qui se fait également dans les colonies au moyen de la force militaire, entraîne l'Europe dans deux guerres mondiales et se transformera en véritable champ de bataille.

Au zèle nationaliste et expansionniste s'oppose la voix des naturalistes et traditionnalistes, tel Edouard Rod, qui tentent de mettre un frein aux ambitions un peu hâtives du progrès envahisseur. Toutefois, le temps et la majorité étouffent cet appel à l'harmonie, proclamant la loi du plus fort.

Comment ne pas voir aujourd'hui l'équivalent de cette quête idéaliste dans la concurrence que se font les nations en matière d'écologie pour la défense de la Nature à l'échelle globale ? Ne voit-on pas là, toujours repoussées, les nouvelles frontières à conquérir quand l'homme sort des ses confins urbains pour s'attaquer idéologiquement aux banquises des grandes régions nordiques inhabitées, ou pour se lancer à la rescousse de la pureté de l'air même au-dessus des sommets les plus hauts de la planète ? Et ne faut-il pas comprendre de jeunes exploits comme celui de Jordan comme la voix de l'innocence se lançant une nouvelle fois à la conquête de l'homme par lui-même mais dans l'innocence, mettant fin à la prise de possession des terres promises par l'adulte armé ?

Mais une autre interprétation plus réaliste d'un tel exploit tendrait à indiquer que des limites physiques ont *de facto* été atteintes par les hommes, abandonnant d'anciennes guerres aux mains d'enfants, laissant présager que nos prochains sommets seront extraterrestres. Et puisque nous entrons dans la profondeur de la nature humaine, pourquoi ne pas remarquer que tous les exploits alliant forcément la grandeur de l'âme à la science, non seulement se reflètent et sont prophétiquement annoncés dans les œuvres d'art, notamment les écrits qui paraissent en temps marqués tels des signatures, mais concourent dans chaque cas à magnifier cette grandeur, de sorte qu'il est bien clair que les grands exploits ou grandes conquêtes dues aux mouvements collectifs comme le colonialisme ou la révolution industrielle en Europe du XIX^e siècle, ont toujours été et seront toujours des conséquences d'actes héroïques individuels et de grandes victoires humaines ponctuelles.

Ainsi, se profilent les pics montagneux surplombant l'horizon humain, tels des repères symboliques visuels comme Horeb pour un Moïse, nous sommant d'aller, d'avancer et de monter toujours plus haut pour n'atteindre en définitive que notre vraie nature d'Homme par la maîtrise de nos volonté, caractère et sens, et que la souffrance impliquée dans les deux cas est in fine, en terme d'évolution, pour le bien et non pour le mal : c'est pourquoi le sport alpiniste plus que tout autre sport, à cause de ses repères physiques gigantesques et éternels, fait appel au rêve et à l'idéalisme de l'homme spirituel.

Œuvres Citées

Adam, Benedicte et Jean-Michel. Le Roman de montagne ou l'alpinisme dans le roman.

Paris, Larousse, 1977. Print.

Astier-Loufti, Martine. Littérature et colonialisme. Paris, Mouton, 1971. Print.

Ballerini, Michel. Le Roman de montagne en France. Grenoble, Arthaud, 1973. Print.

Baumont, Maurice. L'essor industriel et l'impérialisme colonial (1878-1904). Paris,

Presses Universitaires de France, 1964. Print.

Bourdieu, Pierre. « Sport and Social Class. Theory and methods. » Web. 24 juin 2009.

<http://ssi.sagepub.com>.

Burguière, André. Histoire de la France, t.3 : Choix culturel et mémoire. Paris, Seuil,

2000. Print.

Chateaubriand, Ferdinand-Bénédicte de. Œuvres complètes, t.VII. *Voyage au Mont-*

Blanc. Paris, Ladvocat, 1827. Print.

Corbin, Alain. L'avènement des loisirs : 1850-1960. Paris, Champs Histoire, 1995. Print.

Curtis, Jean-Louis. Préface à Tartarin sur les Alpes, Lausanne, Editions Rencontre, 1966.

Print.

Daudet, Alphonse. Tartarin sur les Alpes. Paris, Flammarion, 1885. Print.

Doumic, René. Portraits d'écrivains. Paris, Perrin et Cie, 1897. Print.

Dufief, Anne-Simone. Alphonse Daudet romancier. Paris, Honore Champion,

1997. Print.

Engel, Claire Eliane. Les Ecrivains à la Montagne. T.1 *Ces Monts Affreux*. Paris,

Delagrave, 1934. Print.

--. Histoire de l'alpinisme, des origines a nos jours. Paris, Ed. « Je sers », 1950. Print.

- Flaubert. Notes de voyage. Paris, Conrad, t.II, 1964. Print.
- Francillon, Roger. Histoire de la Littérature en Suisse Romande, t.1. Lausanne, Payot, 1996. Print.
- Frison Roche, Roger et Jouty, Sylvain. Histoire de l'alpinisme. Paris, Flammarion, 1996. Print.
- Fromentin. Un été dans le Sahara. Paris, 1857. Print.
- Gay, Hilaire. Histoire du Vallais depuis les temps anciens jusqu'à nos jours. Genève, Richter, 1903. Print.
- Giono, Jean. Préface à L'Opéra de pics, de Samivel. Paris, Arthaud, 1944. Print.
- Hoibian, Olivier, Defrance, Jacques. Deux siècles d'alpinismes européens : Origines et mutations des activités de grimpe. Paris, L'Harmattan, 2002. Print.
- Hoiban, Olivier. Les alpinistes en France, 1870-1950: une histoire culturelle. Paris, L'Harmattan, 2000. Print.
- . L'invention de l'alpinisme: La montagne et l'affirmation de la bourgeoisie cultivée (1786-1914). Paris, Belin, 2008. Print.
- Hubscher, Ronald. L'Histoire en mouvements : Le sport dans la société française (XIXe-XXe siècle). Paris, Armand Collin, 1992. Print.
- Jantzen, René. Montagne et symboles. Lyon, Presses Universitaires, 1988. Print.
- Joutard, Philippe. L'Invention du Mont-Blanc. Paris, Gallimard, 1986. Print.
- Kempf, Bertrand. "La littérature de montagne". La Montagne. Paris, Larousse, 1956. Print.
- Kirchner, Walther. « Mind, Mountain, and History ». *Journal of the History of Ideas*,

- Vol. 11, No. 4 (Oct., 1950), pp.412-447. University of Pennsylvania Press. Web.
20 May 2010. <http://www.jstor.org/stable/2707590>
- Kissel, Myriam. « Tartarin sur les Alpes : Humour et Nihilisme, L'aporie de la conquête. » Ecritures XIX 1 (2003). Print.
- Lerner, Michael G. Edouard Rod (1857-1910). A Portrait of the Novelist and his Times. Paris, Mouton, 1975. Print.
- Leygues, Georges au Congrès colonial de Paris, 1906, cité par Brunshwicg H., Mythes et réalités de l'impérialisme colonial français. 1871-1914. Paris, Armand Collin, 1960. Print.
- Lorenzi, Bernardini et Moser. « Sport et colonialisme: impérialisme culturel ou hybridité harmonieuse? » Web. 22 Feb. 2010.
- Maupassant, Guy de. « L'Auberge ». Œuvres complètes. Paris, Conard, 1972. Print.
- Mestre, Michel. « L'idée nationale en montagne et dans l'alpinisme : le cas du club alpin austro allemand (DÖAV) ». Web. 9 Apr. 2010
<http://www.univ-brest.fr/amnis/documents/Mestre2002.pdf>
- Pourrat, Henri. Vaillances, farces et aventures de Gaspard des montagnes. Paris, Albin-Michel, 1922. Print.
- Rambert, Eugene. « Discours d'ouverture du Club alpin suisse ». Etude de littérature alpestre ; et La marmotte au collier. Lausanne, F. Rouge, 1889. Web. 29 Jun. 2010.
- Rod, Edouard. Là-haut. Lausanne, Editions L'Age d'Homme, 1997. Print.
- . « La Montagne Suisse » dans La Suisse au dix-neuvième siècle. Lausanne, P. Seippel, 1900. Print.

- Rouff, Marcel. L'homme et la montagne. Paris, Emile-Paul Frères, 1925. Print.
- Sachs, Murray. « Alphonse Daudet's Tartarin Trilogy ». *The Modern Language Review*, Vol. 61, No. 2 (Apr., 1966). Web. 15 Feb. 2010.
- Seillan, Jean-Marie. Aux sources du roman colonial. L'Afrique à la fin du XIXe siècle. Paris, Karthala, 2006. Print.
- Unwin, Timothy. « Jules Verne : Negotiating Change in the Nineteenth Century. » *Science Fiction Studies*, Vol. 32, No. 1, A Jules Verne Centenary (Mar., 2005), pp. 5-17. Web. 7 July 2010. <http://www.jstor.org/stable/4241318>
- Vallot, Charles et Engel, Claire Eliane. Tableau littéraire du massif du Mont Blanc. Chambéry, Dardel, 1930. Print.
- Veyne, Paul. « L'alpinisme: une invention de la bourgeoisie. » L'Histoire No 11, Avril 1979. Print.
- Walter, François. « La montagne des Suisses. Invention et usage d'une représentation paysagère (XVIIIe-XXe siècle) », *Études rurales*, No. 121/124, De l'agricole au paysage (Jan. -Dec. 1991), pp.91-107. Web. 20 Jan. 2010.